

LES DAMES
VANGÉES,

OU

LA DUPE
DE SOY-MESME.

COMÉDIE.



Suivant la Copie de Paris.

A A M S T E R D A M,

Chez J. LOUIS de LORME, & ES-
TIENNE ROGIER, Marchands

Libraires, sur le Rockin,

M. DC. KCVI.

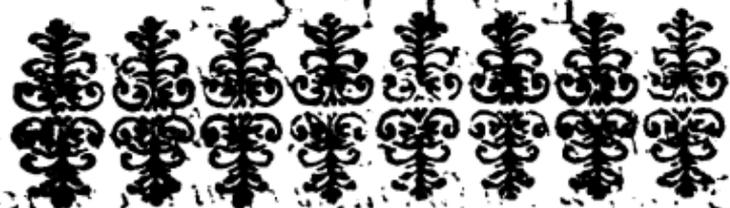
24 MAR 1911
3 11 0 11 AM
MUSEUM
MUSEUM
MUSEUM



MUSEUM

MUSEUM

MUSEUM



MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR

*Je se me flater que vous aurez les
mêmes bontez pour cette Comedie que
pour mes autres Ouvrages, qui sont
depuis dix-neuf ans sous v^{ostre} prote-
ction. V^{ostre} auguste nom se trouve
à la teste de plus de deux cens, qui
renferment les Actions les plus remar-*

EPI TRE

quables de vostre illustre vie. Vous y
 paroissez toujours égal, toujours bon,
 & toujours infatigable dans la carri-
 re qui conduit à l'immortalité. Vous en
 avez donné des preuves si éclatantes
 pendant la dernière Campagne, que vo-
 stre diligence pour prévenir les desseins
 de nos Ennemis, a passé pour un prodige
 aux yeux de toute la terre. Vous
 avez acheté cette gloire par des fati-
 gues dont l'Histoire fournit peu d'ex-
 emples, & vous avez passé des nuits
 entières sans prendre le repos auquel
 la nature assujettit tous les hommes. Je
 ne repeterai point ici, **MONSEI-
 GNEUR**, de qui a fait une des
 plus belles parties du grand nombre
 de volumes que vous m'avez permis
 de vous offrir. La matière est trop
 vaste, & les bornes d'une Epistre sont
 trop resserrées, je dirai seulement qu'
 après avoir travaillé sur tout ce qui
 vous distingue tant par vous même,
 que vous estes élevé par vostre auguste
 naissance.

ÉPI TRE.

naissance, j'ai cru que je devois aussi
tâcher de contribuer à vos plaisirs.
C'est ce qui m'a fait entreprendre la
Comédie que je prens la liberté de vous
presenter. L'attention favorable dont
vous avez bien voulu la favoriser,
lors qu'elle a esté représentée devant
vous, m'engage à continuer de don-
ner une partie de mes soins à d'autres
Ouvrages de cette nature, persuadé
que le desir de vous plaire & de vous
divertir, me fera acquerir de nou-
velles lumieres pour un travail dont
le succes est toujours douteux. Quel
avantage pour moi, MONSEI-
GNEUR, si tout mon temps se
trouve heureusement partagé entre
vostre gloire & vos plaisirs, & si
en travaillant à vostre Histoire, je
puis en mesme temps devenir utile à
vos divertissemens! La beauté de la
matiere m'assure du succes de tout ce
qui parlera de vous. J'aurois tout à
craindre de celle qui ne regardera que
vos

E P I T R E.

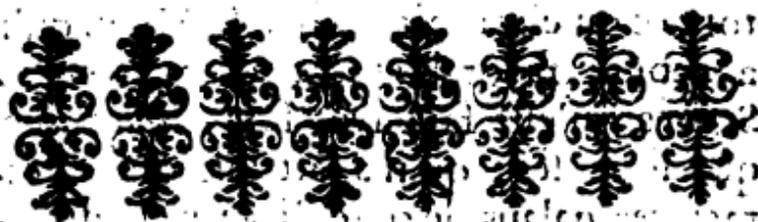
vos plaisirs; mais je suis seur que mon
zèle & vostre bonté vous feront tou-
jours excuser ce que vous y trouverez
de defectueux. Je suis avec un pro-
fond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant Serviteur,

D.

AU



AU LECTEUR

On veut que je fasse une Préface pour rendre justice au bon goût du Public. L'affaire est délicate ; puis que les éloges que je suis obligé de luy donner, semblent en devoir faire retomber sur moy. Voyez le fait. Depuis quelques années les murmures du Partey & mesme ses éclats un peu trop vifs pour condamner ce qui lui sembloit approcher du ridicule, avoient fait croire qu'il ne vouloit rien souffrir au Theatre dont les plaisanteries ne fussent outrées ; que toutes les Scenes devoient estre courtes pour luy plaire, & les Acteurs toujours en action pour arrester les ravagemens de ce même Partey ; qu'on prétendoit vouloir toujours être, & ne pouvoir se donner la patience d'entreprendre l'exposition d'un sujet. Toutefois le contraire vient d'arriver, puis que ce même Public est entré dans toutes les details de la tolle d'Hortense ; qu'il a applaudi à tout

AU LECTEUR.

tout ce qu'elle a dit de fin à sa Mere, qu'il a d'écoute favorablement deux longues Scenes qu'elle fait avec son Amant, quoi que serieuses: qu'il a fait voir que les caracteres galans de cette Piece ne le divertissoient pas moins que les Comiques, & qu'enfin dans cette Comedie les applaudissemens ont esté meslez aux éclats de rire. Tout cela est prouvé par un fait connu & incontestable. On m'avoit tellement persuadé que je devois faire rire le Public, si je voulois que ma Piece en fust favorablement receüe, qu'il m'étoit échappé contre mon goût un cinquième Acte plus Comique que les quatre premiers, & auquel on a beaucoup plus rí qu'à tous les autres. Cependant cet Acte n'a pas laissé d'estre si généralement condamné, que le Public ayant souhaité que je le changeasse, j'en ay fait un nouveau dans le goût des quatre premiers, & je l'ay fait avec d'autant plus de plaisir, que j'ay esté détrompé par là de la mauvaise opinion qu'on m'avoit voulu donner du goût du Parterre, & que j'ay connu que les Ouvrages fins, délicats & travaillez, plaisent toujours plus que ceux dont les traits seroient stop-marques, pour ne pas dire, qui auroient un comique plus bas. Ainsi le tiers est présentement ou-



A C T E U R S.

SILVANIRE, Mere de Lisandre & d'Henriette,

HENRIETTE, promise à Alcippe.

LISANDRE.

ORASIE, Mere d'Alcippe & d'Hortense.

HORTENSE, Aimée de Lisandre.

ALCIPPE, Amant d'Henriette.

PASQUIN, Valet de Lisandre.

MARTON, Suivante de Silvanire,

LISETTE, Suivante d'Orasie.

M. POLIDOR, Banquier.

La Scène est à Paris, dans la maison de Silvanire.

LES

LES DAMES
VANGÉES.

OU
LA DUPE
DE SOY-MESME.

COMÉDIE.

ACTE I.
SCÈNE I.

SILVANIRE, MARTON.



SILVANIRE. **E** bien, as-tu trouvé Monsieur Pélidor ?

MARTON. Ouy, Madame. Lors que je suis entrée dans son cabinet la Court étoit nombreuse.

Il étoit occupé à recevoir une grosse somme que cent emprunteurs devoient des yeux.

SILVANIRE.

On ne doit pas juger de la richesse des Banquiers par l'argent que l'on voiture

24 *Les Dames Vangées,*

chez eux. Tel reçoit quelquefois de gros payemens, qui deux heures après en fait de plus grands. Ce n'est pas que Monsieur Polidor se soit riche.

MARTON.

Ces Messieurs ont esté fort en vogue de puis quelque temps, & la robe & l'épée ont rendu leurs très-humbles respects à leurs caisses & à leurs comptoirs.

SILVANIRE

Tu sçais qu'il est correspondant de mon Frere, qui demeure à la Rochelle.

MARTON

Ouy, je sçais qu'il aime les correspondances, & si je voulois correspondre, il seroit aussi mon Correspondant, mais je n'entens pas le commerce.

SILVANIRE

Il t'en a donc conté?

MARTON

Est-ce que les Vieillards pecunieux n'en content pas à toutes les Filles?

SILVANIRE.

Il te connoist mal quand il s'adresse à toy. Mais le voicy.

SCE-

SCÈNE II

SILVANIRE, M. POLIDOR,
MARTON.

M. POLIDOR

Vous le voyez, Madame, je viens
selon vos ordres. Bon jour, Marton.

MARTON, *tristement*

Bon jour, Monsieur bon jour.

SILVANIRE

Je voudrois sçavoir, Monsieur Polid-
dor, si vous n'avez pas reçu depuis peu
des nouvelles de mon Frere.

M. POLIDOR

Un de mes Amis & des siens, & qui
connoist toute vostre Famille, est allé
depuis deux jours de la Rochelle. Il a
trouvé les affaires de Monsieur Richard
en si bon estat, qu'il le croit riche de
plus d'un million. Mais Madame, je
suis trop dans vos interets pour vous
cacher qu'à mesure que la fortune croist,
son avarice augmente pour Monsieur
vostre Fils.

SILVANIRE

Voilà ce que j'ay toujours appréhendé.

M. POLIDOR

Si j'en crois mon Ami, vostre Fils ne
doit rien attendre de son Oncle. Prenez
vos mesures là-dessus. C'est un bien ac-
quis dont il peut disposer. Tout est à
craindre.

SILVANIRE

Je n'y vois point de remède ?

M. POLIDOR

Mon Ami a pris inutilement le party de votre Fils. Il faut que le bon homme ait icy des Espions qui l'avertissent de tout le dérèglement de sa conduite.

SILVANIRE

Est-il possible que rien ne puisse obliger mon Fils à changer de vie ?

MARTON

Il en changera.

SILVANIRE

Il en changera ?

MARTON

Ouy, mais ce ne sera que lors que Paris ne luy fournira plus de Coquettes

M. POLIDOR
Ce ne sera donc pas si tost.

SILVANIRE

Il semble que le chagrin de mon Frere se répande aussi sur moy. Je luy ay mandé que j'estois sur le point de marier ma Fille. Je l'ay instruit de tout ce qui regarde l'alliance que je vais contracter, & cependant je n'en ay reçu aucunes nouvelles.

MARTON

Vous n'en devez pas aussi recevoir si tost ?

SILVANIRE

Et pourquoi ?

MAR-

MARTON

Pourquoy l'usage veut qu'il fasse un présent de Noces à votre Fille, & les réponses sont lentes quand il s'agit de donner.

M. FOLIDOR.

Votre Frere estoit un peu indisposé quand mon Amy est parry de la Réchelle.

SILVANIRE

Que dites-vous?

MARTON

Vous avez raison de vous allarmer Les maladies des Vieillards sentent le Testament, & les Testamens sont dangereux pour les absens.

SILVANIRE, & M. Folidor.

Mais croyez vous que mon Frere en ait fait un?

M. FOLIDOR

Jé ne scay, Madame, mais croyez moy, ne comptez que de bonne sorte sur sa succession. Votre Frere est gouverné par une Femme qu'il appelle sa Commere, à qui le nom a donné de grands privileges dans la maison. Elle a fait chasser sous divers pretextes tous les Domestiques qui n'estoient pas dans ses interets, & s'est rendue Maistréssé absolue de son esprit.

MARTON

Vos affaires vont mal, Ces sortes de Gouvernantes ont un gouvernement bien dur pour les Heritiers.

SIL-

8 Les Dames-Kangés

SILVANIRE,

Né pourriez-vous point, Monsieur Polidor, trouver moyen d'avoir des nouvelles plus certaines de ce beau ménage - là?

M. POLIDOR,

Il me vient en pensée d'écrire à un de mes Amis, qui en doit sçavoir quelque chose. Il est jour d'ordinaire. Adieu, Madame, comptez sur mes soins

MARTON,

J'aimerois mieux compter son coffre fort.

M. POLIDOR, *se reconnoît*

Il ne tiendra qu'à toy d'y compter.

SILVANIRE,

Que dites-vous, Monsieur Polidor?

M. POLIDOR,

Je dis, Madame, que Marton peut venir chez moy de temps en temps pour sçavoir si j'auray reçu des nouvelles.

MARTON,

Si mes visites estoient payées au poids de l'or, je vous fatiguerois peut-estre.

M. POLIDOR,

On ne peut me fatiguer quand on vient de la part de Madame.

SILVANIRE,

Elle ira, Monsieur Polidor.

MARTON,

Ouy, vous n'avez qu'à m'attendre.

SCE

SCENE III.

SILVANIRE, MARTON

MARTON.

IL aime ses commoditez, il faut aller
chez luy.

SILVANIRE

Je m'en devray les services qu'il me ren-
dra.

MARTON.

Vous ne luy en devrez donc guere.

SILVANIRE

Ce qu'il vient de me dire m'emmet de
mauvaise humeur. Parlons d'autre cho-
se. Tu sçais qu'Alcippe à qui j'ay promis
ma Fille attend sa Mere qui doit quitter
la Province, pour venir icy mettre la
derniere main à cette alliance?

MARTON

Je sçay de plus que cette Mere est
tellement préoccupée de l'ancienneté de
sa Maison, qu'elle croit que les Ayeux
estoiert nobles avant qu'on eût inventé
la Noblesse, & que lors qu'elle veut
prouver les chimiere dont elle est
entestée là-dessus, elle ne parle point.

SILVANIRE

Telle qui la condamne, a peut estre des
entestemens plus ridicules, mais qui que tu
connois son caractere.

MARTON.

Ou plustost la folie.

SIL-

SILVANIRE.

N'oublie pas d'encenser tous les discours.

MARTON.

Ouy, je la traiteray à la grandeur, j'admireray toutes les sortises qu'elle fera.

SILVANIRE.

Garde toy sur tout, si on parle de mon Frere de la Rochelle, de rien dire qui sente le Commerce

MARTON.

S'il ne tient qu'à luy donner des Lettres de Noblesse, je les étendray...

SILVANIRE.

Doucement.

MARTON.

Si vous voulez, je feray descendre de Pharaon, ou de Richard sans peur, vous n'avez qu'à parler.

SILVANIRE.

Il n'est questions que de dire qu'il est à une de ses Terres, près de la Rochelle.

MARTON.

Suffit. J'attacheray vingt Fiefs à cette Terre, & j'y mettra l'équipage de Jean de Paris.

SILVANIRE.

Tu gâterois tous.

MARTON.

Dans l'humour où je suis, j'ennoblirais toute la Ville.

SIL-

SILVANIRE.

Souviens-toy plustost de ne rien dire qui fasse tort à certaines lueurs de Noblesse, qui sont dans ma Famille.

MARTON.

A dire vray, ces lueurs ne luisent guere.

SILVANIRE.

Je t'instruiray de tout ce qu'il faudra que tu répondes, s'il arrive qu'on t'interroge là dessus.

MARTON.

Ne vous mettez point en peine. S'il ne faut que rendre galimatias pour galimatias, comptés que l'avantage me demeurera, & que la Vieille & moy nous nous applaudirons sans nous entendre.

SILVANIRE.

Je crains que tu ne me fasses quelque affaire.

MARTON.

Une Genealogie toute unie ne dit mot ; l'embarras en fait la beauté.

SILVANIRE.

Il faudra te laisser faire.

MARTON.

Si vostre Frere le Rochelois vouloit vous donner une partie de son bien, vous seriez noble tout à fait. Rien ne rend plus noble que le bien. Les Genealogistes ennoblisent peu de gueux.

SILVANIRE.

Ah ! Marton, si mon Fils vouloit chan-

22^e Les Dames d'angées

changer de conduite; mon Frere feroit beaucoup pour nous. Il faut que nous le marions; ma pauvre Marton, ce Fils qui aime tant sans aimer. Le mariage le fera du moins aimer pour un temps.

MARTON.

Pour un temps. C'est bien tout ce que le mariage peut faire aujourd'hui.

SILVANIRE.

Ce seroit toujours beaucoup. Quoy que mon Fils s'attache à cent Belles, il n'a pas assez d'amour pour en bien aimer une seule.

MARTON.

Je connois son amour. C'est une passion sans ardeur, un amusement éternel; un tissu de plaisirs factueux, un amas de bonnes fortunes assez équivoques, qui joint à la vanité d'un jeune homme, qui veut estre crû aimé de toutes les Belles, forme un amour aventurier, plus content du fracas que des réalitez.

SILVANIRE.

Puisque tu connois si bien mon Fils, ne l'épargne pas, fais-luy honte de la ricqu'il mene, tourne-la en ridicule. Ces sortes de remontrances font quelquefois plus d'effet que les conseils & les reprimandes. Je vais écrire à mon Frere, pour me plaindre de son silence.

SCÈNE V. MARTON, SILVANIRE.

S C E N E IV.

MARTON.

MA réputation doit estre bonne, puisqu'on me choisit pour faire des remontrance. Cependant je ne suis pas faite d'un air à ne servir que pour le conseil, mais par bonheur pour moy je suis munie d'une fierté qui assomme tous les importuns conteurs de sonnettes. Je vois nostre Amant Banal.

S C E N E V.

LISANDRE, MARTON.

MARTON.

QUoy, Monsieur? Vous revenez déjà de la Ville? Il faut que vous soyez sorti bien matin. Voulez - vous surprendre quelque Femme, avant qu'elle eust eu le temps de s'embellir?

LISANDRE.

Je viens d'un rendez - vous, où j'ay trouvé une Fille assez jolte, vraiment. Elle est encore un peu Agnés, mais son ingéniosité me plaist assés.

MARTON.

Il vous en faut de toutes les manières.

LISANDRE.

Ah! Marton, mon bonheur commença

ce à me fatiguer. J'avois enepre un rendez-vous, mais je m'en suis debarrassé. Tant de Femmes me veulent du bien, que je les confonds, & rens quelquefois des visites à celles dont le tour n'est pas encore venu.

MARTON

Ainsi vos méprises avancent leur bonheur. Mais sçavez-vous que vostre Beaufrere futur vient d'apprendre que sa Mere & sa Sœur sont en chemin, pour venir assister à son mariage?

LISANDRE

Nous Vallons si dont être fatiguez de deux Provinciales?

MARTON

La Mere se croit de la Noblesse la plus antique, elle veut que son Fils relève sa Maison.

LISANDRE

Ce ridicule enté sur les mariages Provinciales, sera peu réjouissant.

MARTON

Mais vostre Famille profitera de ce ridicule, car cette bonne Mere a persuadé à sa Fille de donner tout son bien à son Frere, afin qu'il ait de quoy paroistre à l'exemple de ses Ayeux. C'est ce que sa Fille doit faire en signant le contrat de mariage de ce Frere avec vostre Sœur. La ceremonie fait, nous sçavez qu'elle est résolüe de se retirer dans un Con-

vent, où elle se repentira à loisir de la sottise qu'elle va faire.

LISANDRE.

Il faut avoir l'esprit bien Provincial, pour croire qu'une Fille, après avoir respiré l'air de Paris, se mettra dans un Convent.

MARTON

La parole fait le jeu, elle la tiendra.

LISANDRE

Si je luy en disois deux mots, elle oublieroit bien-tost sa resolution, mais cette conquête ne me recompenseroit pas des momens qu'elle me déroberoit, & que j'employeray mieux auprès de quelques objets plus appétissans, qu'une Beauté, campagnarde.

MARTON

Les hommes sont de grands menteurs, quand il s'agit de nous déchirer.

LISANDRE

Ah Marton, Marton, tu ne connois pas ton sexe. Si tu prenois une Perruque & un Chapeau, il te paroistroit tout autre que tu ne penses.

MARTON.

En verité, je ne vous comprends point. Le mépris à la bouche & l'amour dans le cœur, vous courez sans cesse après toutes les Femmes, & vous en dites rage dans le temps qu'il semble que Paris n'en ait pas assez pour vous.

LISANDRE.

Il m'en faudroit moins si je n'en craignois la possession. Les Femmes sont les plus amusantes creatures du monde quand on ne s'attache qu'à la superficie. Elles savent accorder le mouvement perpetuel avec l'oïveté. Cent deffauts embellis font tout leur brillant. Tout y surprend de loin, de près tout y détrompe. On y démêle l'esprit de bagatelle l'amour des plaisirs, & la passion du luxe. Elles parlent toujours sans rien dire. Pour paroître jeunes elle deviennent enfans par leurs manieres. Elles attaquent les cœurs par des regard étudiez, des langueurs affectées, & des soustires hors d'œuvre. Leur bouche est mise au miroir, le son de leur voix est contrefait, & tous leurs mouvemens sont comptez. Plus parfaites dans leur imagination qu'aux yeux des autres, elles passent leur vie à servir leur beauté. Rien n'est solide en elles, tout est dans les grimaces & dans les airs. Tout est art au dehors, au dedans tout est artifice & la plus jolie femme n'a rien de naturel que le desir de plaire.

MARTON.

Médifant, vous croyez qu'en répandant vostre venin sur ce qu'il y a de plus parfait qu'en interpretant tout en mal & en détruisant les reputations; vous vous érigerez en bel esprit, & que vos médifan-

ces

feront autant d'Arrests, dont il ne sera pas permis d'appeler : mais on a changé tout cela, & nous sommes vengés de ceux qui nous déchirent, par le peu cas que l'on fait de leurs coups de langue.

LISANDRE.

Ah, Marton, la moitié du monde ne sçait pas comment l'autre se gouverne.

MARTON.

Ah, Monsieur, vostre peau dureroit moins que celle d'Orphée, si toutes les honnestes Femmes entreprennent de se vanger de vos médisances.

LISANDRE.

Les honnestes Femmes! mais voila Pasquin bien effaré.

S C E N E VI.

LISANDRE, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN

J E viens d'apprendre, Monsieur, que vous avez une Maîtresse de moins, & que Belise qui ne vouloit point aller à la Campagne, où sa mere la veut marier, vient de partir.

LISANDRE

Belise vient de partir?

PASQUIN

Ouy, Monsieur. Elle vous aimoit hier à la fureur, & ce matin elle est partie pour aller épouser un Avocat Normand.

B 2

MAR-

MARTON

Un Advocat Normand.

PASQUIN

Ouy, la Normandie estant un pays de chicane, tous les Avocats y font fortune.

LISANDRE

Mais qui t'a dit que Belise est partie?

PASQUIN

Personne.

LISANDRE.

Que viens-tu donc me conter?

PASQUIN.

Ce que j'ay vü.

LISANDRE

Quoy tu a vü partir Bellise?

PASQUIN

Ouy, Monsieur, dans le Carosse de Roüen. D'aussi loin qu'elle m'a apperçü : elle m'a fait des mines. Je ne sçay si elles estoient pour vous ou pour moy, mais je m'en suis fait honneur.

LISANDRE

Paris perdra une grande Coquette.

MARTON

Voila un homme bien amoureux.

PASQUIN

Quoy, vous ne vous pendez pas.

LISANDRE

Dois-je me desespérer, Manque-t'on de Coquettes à Paris.

PASQUIN

Aprés vous avoir vü comme un possédé pour Belise, je la croyois la Sultane Favorite.

te.

te. Je ne donneray plus dans le panneau, & je vous verrois mort & enterré pour une Maistresse, que je croirois encore que ce seroit pour la tromper. Mais, Monsieur, vostre amour ou facon d'amour n'a pas les manieres de qualité.

LISANDRE

Je n'ay pas les manieres de qualité, moy!

PASQUIN

Non, Monsieur. Quand les gens de qualité quittent, ou sont quittez de leurs Maistresses, ils reprennent tous les bijoux qu'ils leur ont donnez, & font détendre jusqu'à la tapisserie. Voilà ce qui s'appelle suivre le bel usage.

LISANDRE

Ces choses-là passent la portée de ton esprit.

PASQUIN

N'en parlons dont plus. Sçavez-vous que Julie vient de venir icy? j'ay dit que vous estiez sorty.

LISANDRE

Je ne croy pas qu'il y ait sur la terre un plus malheureux mortel. Tu en jugeras, Marton. Julie est une petite personne, vive, piquante, toute de feu, qui ébloüit, touche & emporte d'abord tous les cœurs.

MARTON

Vous voudriez la mettre au nombre de vos conquestes?

LISANDRE

Elle ne m'a pas donné le temps de l'attaquer. Elle est folle de moy, sans cela j'en serois enchanté. Ne suis-je pas bien malheureux, Marton?

MARTON

Vous estes plus à plaindre que vous ne croyez.

LISANDRE

Je cherche un cœur qui n'ait pas résolu d'aimer. Je me fais par avance un plaisir de vaincre sa fierté, mais point, tout cède dès que je paroiss, je n'ay pas mesme le temps de souhaiter. Un bonheur si uni me dégouste, & rien n'est plus insipide qu'une fortune de plein pied. Non, te dis-je encore une fois, Marton, la terre n'a point de plus malheureux mortel. Si cela continue, je seray contraint de renoncer à tout le Sexe, je ne trouve point de Femme qui me veuille attendre.

MARTON

Vous? Paris est rempli de vos pareils qui se vantent de leurs bonnes fortunes, quand ils ont esté rebutez.

PASQUIN

Cela nous arrive quelquefois.

LISANDRE

Encore un coup, Marton, tu connois mal les Femmes. Un peu de complaisan-

sance fait tout. Je m'en sers à propos. Je suis Joueur avec la Joueuresse, Satyrique avec la Médisante, Oeconome avec l'Avare, Triste avec la Melancolique, Indifferent avec l'Insensible, & flatant les Femmes dans tous leurs deffauts; je les mets en estat de me faire voir toute leur foiblesse.

MARTON

Vous auriez beau decouvrir la mienne, je vous arresterois tout court.

LISANDRE

Toy? Je t'emporterois d'emblée.

PASQUIN.

Monsieur se saisit d'abord du corps de la Place. Défile-toy de ces donneurs d'affauts, ils connoissent le terrain.

MARTON

Je le mets au pis, j'ay la parade bonne. Comment feroit-il?

LISANDRE

Comment? je vanterois ta beauté: tes airs, tes manieres. La complaisance joueroit son jeu, je louerois jusqu'à tes deffauts. Mes transports confirmeroit mon amour, les presens fuyroient, je te meublerois un appartement.

MARTON.

Ah tout beau, tout beau, vous me débauchez.

LISANDRE

Si je voulois épargner les presens, mes soupirs, & mes soins feroient la mesme chose, mais la Place se rendroit plus tard.

MARTON

Pour ce coup, il faudroit que le mariage s'en meslast.

LISANDRE

Le Mariage! Moy, parler de Mariage! Ay-je la mine d'un Epoux?

PASQUIN

Monfieur a-t-il l'encolure d'un Sot?

MARTON

De plus retifs ont suby le joug.

LISANDRE

Tu verras plutost les Eleves remonter vers leur source.

MARTON

Vous croyez estre né pour abaiffer le Sexe, & nous verrons, peut-estre le contraire. Que j'aurois de joye à vous voir soupirer, abjurer vos erreurs, & demander grace. Vous avez beau rire. Quand l'heure sonne & que les yeux sont pris, il faut que le cœur chante.

LISANDRE

j'ay sçu en rentrant qu'on attend à ma chambre la réponse de plusieurs billets.. Tu vois, Marton.

MAR

MARTON

Les Femmes sont bien enragées, d'aimer leur plus grand ennemy.

LISANDRE.

Adieu, je vais faire plaisir à trois ou quatre Belles, en leur laissant croire qu'elles ne me sont pas indifferentes.

SCENE VII.

MARTON, PASQUIN.

MARTON

P Asquin.

PASQUIN

Que veux-tu ?

MARTON

Il faut que nous travaillions ensemble, mon Enfant.

PASQUIN

Que nous travaillions ensemble ? Ouy dea. Dequoy est-il question ?

MARTON

Il faut que nous mariions ton Maître,

PASQUIN

Parles-tu tout de bon ?

MARTON

Ouy.

PASQUIN

A d'autres ; tu ne connois pas le Peterin.

MARTON

Les difficultez ne me font pas peur.

B ;

PAS

34. *Les Dames Vangées*

PASQUIN

Né vois-tu pas de quelle manière il parle de tout ton Sexe ?

MARTON

Ouy.

PASQUIN

Et tu crois qu'après cela il osera se marier ?

MARTON

Il l'osera, j'en répons.

PASQUIN

je vois bien que tu ne sçais encore que la moitié de ce qu'il dit des Femmes. Ecoute, voicy ce qu'il ajoute à leur Portrait. Il dit que vous n'estes qu'un Salmigondis de soustires imposteurs, de minauderies enfantines, de trompeurs je ne sçay quoy, de riens eblouissans, de voix radoucies, où le cœur & le gosier n'ont point de part ; que le ton de Coquette s'est fait naturaliser chez vous & que c'est sur ce ton là que vos airs, vos coiffures, vostre bouche, & vos yeux sont montez ; que les Femmes ne sont enfin qu'un amas de brillans étrangers, formé de blanc, de rouge, de mouches de points, de rubans, de rayons, & de firmamens, qui accompagnent un visage toujours masqué sans masque, & enterré dans des ornemens, qui pendant le jour forment de belles tailles, qu'on

ac.

ne revoit plus le soir, & qui déchargées du fardeau de la teste, & dégagées de la prison des pieds, se trouvent, en se mettant au lit, raccourcies de trois quartiers.

MARTON.

Ton Maistre est un grand scelerat.

PASQUIN

Passionné sans tendresse, il se moque des Femmes à leurs genoux mesmes. Son cœur desavouë ce que sa bouche leur dit, & souvent il pleure d'un œil, lorsque l'autre brille de joye. Juge après cela si mon Maistre est homme mariable.

MARTON

La difficulté m'anime. Je veux le marier malgré luy, & le faire heritier de son Oncle. Il sera marié, je suis Femme, & je le veux.

PASQUIN

Tu le voudras inutilement. Il ne voit que le Filles que les Parens ne veulent ou ne peuvent pas marier si tost, qui ne sont pas encore en pleine maturité.

MARTON

Il aimera, te dis-je, malgré toutes les précautions.

PASQUIN

Quand son cœur seroit pris, il ne donnera jamais en ceremonie des mar-

ques de son amour. Mais tu dois sçavoir qu'il aime plus qu'il ne pense ; ce n'est pourtant qu'en peinture.

MARTON.

Comment en peinture ? Que veux-tu dire ?

PASQUIN.

N'as-tu point vu un portrait de Femme attaché à la ruelle de son lit ?

MARTON.

Moy ? Pour qui me prends-tu ? Les honnestes Filles ne doivent point aller dans la chambre d'un homme, qui a si mauvais bruit.

PASQUIN.

Va, va, ce n'est que du bruit. Ton honneur y seroit moins en danger que ta reputation. Mais pour t'apprendre l'histoire du Portrait, il est d'un objet tout aimable. Mon Maître le vit à un Inventaire ; il en fut frappé & l'acheta, mais sans pouvoir apprendre le nom & la qualité de l'Original. Cette aventure luy a valu depuis quelques bonnes fortunes. On crut que cette Beauté charmante l'avoit aimé jusqu'à luy faire present de son portrait. Les Femmes à la mode ressemblent aux Moutons. Quand le premier d'un Troupeau franchit un fossé, le reste le suit. Lors qu'une Belle se rend à l'amour d'un Cavalier, toutes
les.

les autres le courent, & veulent juger par elles-mêmes du charme qui a fait aimer les premières. Ainsi il n'y a qu'à mettre les Moutons en voye.

MARTON

C'est pour cela que l'on a vû Dorilas, quoy que petit & sans mine, couru d'un Regiment de Coquettes.

PASQUIN

Il n'est pas le seul, mais pour r'achever l'histoire de ce Portrait, mon Maître en est devenu amoureux jusques à l'extravagance, il en a fait faire l'horoscope.

MARTON

L'horoscope d'un Portrait?

PASQUIN

Les Devineurs ont aussi raisonné sur ce Portrait, & le Chevalier Cerbelus, qui a dupé tant de Femmes par ses fausses prédictions, n'en a pas donné plus d'éclaircissemens que l'Abbé Jobin.

MARTON

Mais encore, qu'ont dit tout ces diseurs de rien?

PASQUIN.

Est-ce que ces gens-la sçavent quelque chose? Ils viennent à l'heure du repas, mangent beaucoup, boivent encore davantage, disent force menteries pour amuser les Payeurs, & sortent pour aller faire de nouvelles dupes.

MAR-

MARTON

Voilà un bon mestier.

PASQUIN.

Je ne scay ce qu'ils ont dit à mon Maître, mais il cherche depuis long-temps l'Original du Portrait, au Bal, à la Comedie, à l'Opera, au Cours, aux Tuileries. Il regarde toutes les Belles d'un air si passionné, qu'il s'en trouve quelquefois dont les regards croisent avec les siens. Il les aggrege aussi tost au nombre de ses Maistresses.

MARTON.

Ce nombre doit estre grand.

PASQUIN.

I'en ay les noms sur mes Tablettes. Je suis Conseiller Garde-Maistresses de mon Maistre.

S C E N E V I I I .

HENRIETTE, MARTON,

PASQUIN.

HENRIETTE.

PASQUIN, mon Frere est-il icy ?

PASQUIN

Il travaille à ses depesches.

HENRIETTE.

A ses depesches ?

PASQUIN

Pourquoy s'en étonner ? Il a des Maistresses

treffes, ou façons de Maistresses dans les seize quartiers de Paris.

HENRIETTE.

Le nombre le doit embarrasser.

PASQUIN.

Mon Maître est un homme d'ordre. Aux heures du Palais, il plaide sa cause auprès des Femmes de robe. Pendant l'absence des Officiers, il chasse sur leurs terres. Sous prétexte d'emplettes, il fait venir les plus belles Marchandes chez lui, & voit en tout temps les Filles jouissantes, & abusantes de leurs droits.

HENRIETTE.

Il faudra que toutes ces amours finissent avec le peu de bien qui reste à ton Maître, & qu'un party avantageux raccommode ses affaires.

PASQUIN.

Il n'en aura pas si-tôt besoin.

MARTON.

Il a donc trouvé la Pierre Philosophale ?

PASQUIN.

Voici la Pierre Philosophale. Les déclarations brillantes & les Vers galans font chanter les Spirituelles. Les respectueuses œillades & les feintes larmes gagnent les Amantes heroïques. Les Présens touchent les Intéressées, & ce que mon Maître tire des Vieilles, un peu de credit, quel-

quelques emprunts, & beaucoup de sçavoir faire, feront subsister encore longtemps les Amours.

HENRIETTE

Quand il ne manqueroit de rien, dès que son manège sera découvert par les Lettres qu'il écrit à toutes les Femmes qu'il trompe, on ne liera plus aucun commerce avec luy.

PASQUIN

Il paroist dans ses lettres si reconnoissant des faveurs les plus legeres, qu'il laisse encore à penser davantage, de sorte qu'il n'y a point de Femme qui ose les sacrifier. C'est ainsi qu'on bride les coquettes. Marton, prends garde à toy.

MARTON.

Ah ! le dangereux homme, le dangereux homme !

PASQUIN.

Aimé, souhaité par tout, Amant sans amour, riche après avoir mangé son bien, & trompant tout le sexe sans en pouvoir estre trompé, il n'auroit jamais d'embarras, si chez trop de Belles à la fois, l'heure du Berger ne sonnoit trop souvent pour luy. C'est une affaire, puisqu'on regarde toutes les Femmes comme des pendules à repetition.

MARTON

Les Hommes disent de nous tout ce qu'il leur

leur plaist , & nous en faisons tout ce que nous voulons.

HENRIETTE

Laissons cela. Je suis venuë pour dire à Pasquin d'avertir mon Frere de ne pas sortir , parce que la Mere & la Sœur d'Alcippe sont attendues à tous momens.

PASQUIN

Comme vous estes bonne Sœur , vous ne faites avertir , afin qu'il ne se trouve pas au logis.

HENRIETTE

Que veux-tu dire ?

PASQUIN

Vous sçavez qu'il hait tous les Animaux de Province. Que voulez-vous qu'il dise à une Vieille , & à sa Fille d'indonniere , qui n'ayant été élevée que pour le Convent , croira faire mal en écoutant un compliment galant , & cependant mon Maître n'en peut faire d'autres.

HENRIETTE

Va luy faire sçavoir ce que je t'ay dit. Il sera plus raisonnable que tu ne le crois.

PASQUIN

Les enfans de Paris sont volontaires. Ils ne font que ce qu'ils ont en teste.

SCENE

SCENE IX.

HENRIETTE, MARTON.

MARTON

Vous estes bien obligée à cette future Belle-sœur, qui n'ayant de Frere que vostre Amant, luy doit laisser tout son bien. Ce bien va servir à vostre parure & à vos plaisirs, & vous gaster peut-estre comme la pluspart des jeunes Femmes, qui souples sous le gouvernement des Peres & des Meres, se revoltent sous celuy des pauvres Maris.

HENRIETTE

Marion, je seray veillée par deux Mes-
res. Le moyen de me revolter ?

MARTON :

Une Belle-mere suffit pour controller,
& pour faire enrager une jeune Femme.

HENRIETTE

Ah Marion !

MARTON.

D'où vous vient cette joye ?

HENRIETTE

Ne vois-tu pas Alcippe ? Si tous les hom-
mes estoient faits comme luy, peu de fil-
les voudroient aller au Convent.

MARTON.

Ah, ah, quelle vivacité !

SCENE

S C E N E X.

HENRIETTE, ALCIPPE, MARTON.

ALCIPPE.

J E n'ay pû rien sçavoir davantage-
Madame, sinon que ma Mere peut
arriver à tout moment, & qu'elle ne
vient point par la voye ordinaire. Elle
en a pris une autre pour vous épargner,
& a Madame vostre Mere, la peine d'al-
ler au devant d'elle.

HENRIETTE.

Ce procedé est tout à fait honneste.

MARTON

Il est-peu provincial.

ALCIPPE.

Chaque pas qu'elle fait pour arriver
icy, avance mon bon-heur, & je vais
estre le plus heureux de tous les hom-
mes. Mais Madame, il me semble que
vostre joye n'approche point de la
mienne.

HENRIETTE

La bouche ne doit pas toujourns dire
ce que pense le cœur. Il sied bien
aux Hommes de parler de ce que les
Femmes doivent taire, ou dont elles
doivent du moins parler avec modera-
tion.

AL-

ALCIPPE

Je vous entens, Madame, & je commence à espérer que rien ne manquera à mon bon-heur.

HENRIETTE

Revenons, Alcippe, ma Mere nous attend.

MARTON seule.

Rien n'est plus doux & plus fort qu'un jeune amour, ny plus foible qu'une passion qui ne peut plus augmenter. L'Amour ressemble à la Lune: il diminue lors qu'il ne scaroit plus croistre. Alons observer les Lunaisons.

Fin du premier Acte.

A C.



A C T E II.

S C E N E I.

LISANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE

MAis, mon Frere, vous devriez faire plus d'attention à ce que je vous dis.

LISANDRE

Mais, ma Sœur, vous devriez me laisser en repos.

HENRIETTE

Si vous examinez...

LISANDRE.

Il faut que vous aimiez beaucoup à parler, pour recommencer si souvent la même chose.

HENRIETTE

je vous aime, mon Frere, & je parle pour vos interets.

LISANDRE.

Si vous m'aimez, ma Sœur, faites-moy le plaisir de m'aimer un peu moins,
&c

& de ne me plus fatiguer avec vos remontrances éternelles.

HENRIETTE

Vous ne sçavez pas ce que vous perdrez.

LISANDRE

Je perdray ce que je perdray, mais il me plaist de le perdre.

HENRIETTE

Il faut que vous ignoriez que le bien de mon Oncle monte à plus d'un million, que c'est un bien acquis dont il est maistre, & qu'il vous échapera si vous n'y prenez garde.

LISANDRE

Il faut que vous ignoriez aussi que ces Oncles sont des Oncles éternels, lents à mourir, & prompts à nous faire attendre, qu'ils nous vantent long-temps ce qu'ils nous promettent, & nous vendent bien cher ce qu'ils nous donnent, & souvent mesme ce qu'ils ne nous donnent pas.

HENRIETTE

Cependant mon Oncle avoit résolu de faire un Testament où vous auriez eu bonne part.

LISANDRE

Ah, pour son bien, je n'en veux point avec ses charges. Rien n'est plus terrible pour de jeunes gens, que des Oncles

cles

cles qui les menacent d'un gros heritage. Ils les preschent sans cesse; & comme mon Oncle peut vivre encore vingt ans, je veux fuir le chagrin que me donneroient les fatigantes leçons, & je perdrois en les écoutant vingt années de bon temps qui valent mieux que vingt années de grimaces. Ainsi j'aime mieux, pour éviter la contrainte où je serois obligé de vivre, abandonner le sterile espoir d'une succession douteuse, que de renoncer à tous les plaisirs.

HENRIETTE

Mais les Sujets de plainte que vous donnez à mon Oncle retomberont sur moy.

LISANDRE

je vois ce qui vous chagrine, le present de nocces n'est point venu, mais il peut arriver. En tout cas le bien que vous laisse la Sœur d'Alcippe vous recompensera.

HENRIETTE

j'apperçois ma Mere, elle n'est pas contente de vous.

SCÈ

SCENE II.

SILVANIRE, LISANDRE, HENRI-
ETTE.

HENRIETTE
Sçavez-vous, Madame, qu'Alcippe est
allé au devant de sa Mere, & que lors
qu'il a feint d'ignorer par quelle voye
elle devoit venir, ce n'estoit que pour
vous épargner la peine d'aller au devant
d'elle?

SILVANIRE.
Vostre Frere devoit aller avec luy.

LISANDRE
Moy?

HENRIETTE
Mon Frere n'a d'empressement que
pour ce qui le divertit.

SILVANIRE.
L'alliance que nous allons contrac-
ter...

LISANDRE
Elles devoient faire sçavoir leur ar-
rivée.

SILVANIRE.
Il falloit la deviner. Les Provinciaux
sont formalistes.

LISANDRE
Tant pis pour eux; Une Duchesse
m'a donné rendez-vous, l'heure se passe,
Ma sœur, vous ferez mes excuses.

HEN-

HENRIETTE

Vous n'y pensez pas, mon Frere,

LISANDRE.

Si j'y pensois bien, je ne les verrois point du tout de peur de m'ennuyer.

HENRIETTE

Cependant on dit beaucoup de bien de la Sœur d'Alcippe.

LISANDRE

Tant pis, j'en ay encore plus mauvaise opinion; les Heroïnes de Province sont de grandes diseuses de rien. Elles gesticulent sans cesse, & se perdent dans des complimens ridicules.

SILVANIRE.

Hortense n'est peut-estre pas de ce nombre.

LISANDRE

Quand l'air est infecté, tous ceux qui le respirent sont attaquez de la mesme maladie.

HENRIETTE.

Ceux qui sont d'un bon temperament en sont souvent garantis.

LISANDRE

je vous entens, mais quand Hortense auroit quelque esprit, il faut qu'elle soit de bien mauvais goust pour le résoudre à quitter le monde, à moins qu'elle ne soit laide ou contrefaite. Vous allez voir que je ne me trompe pas.

C

HEN-

HENRIETTE

On dit qu'elle est toute charmante, & que l'homme le plus délicat....

LISANDRE

N'achevez pas de grace, vostre erreur me fait pitié. Pourroit-on aimer une Provinciale quand on est fait à l'air de Paris? Pour moy, je vous déclare que je ne veux pas seulement la regarder. Madame me permettra bien de feindre quelque affaire, afin de pouvoir sortir si-tost qu'elle sera arrivée.

SILVANIRE.

En verité, mon Fils, vous devenez bien ridicule.

S C E N E III.

SILVANIRE, LISANDRE, HENRIETTE, MARTON.

MARTON. Henriette

ENfin vous n'attendrez plus, & vous perdrez bien-tost le nom de Fille. Qu'on débarque à nostre porte.

SILVANIRE

Il faut aller au devant. Allez les recevoir à la portiere du Carosse, & nous les attendrons vostre Sœur & moy au haut du degré.

LISANDRE

Quoy? vous voulez que j'essuye leurs premières embrassades!

SIL-

SILVANIRE

Ne perdez point de temps.

LISANDRE

Oh, mon compliment n'est pas prest,
je n'en scay qu'à l'usage de Paris.

MARTON.

Le jargon de Monsieur n'est entendu
que des Coquettes.

SILVANIRE à Marton

Comis vite, va leur dire que nous des-
cendons.

MARTON.

Me voila Maîtresse des Ceremonies.

SILVANIRE.

Allons, mon Fils, donnez - moy la
main.

LISANDRE.

Au moins, ne croyez pas me retenir
icy toute l'aprèsdinee.

HENRIETTE

Les voicy. Votre lester est cause
qu'elles nous ont prevenuës.

LISANDRE

N'avez-vous point peur que cela ne
fasse rompre vostre mariage?

SCENE IV.

ORASIE, SILVANIRE, HORTENSE,
HENRIETTE, ALCIPPE, LISAN-
DRE, MARTON, LISETTE.

SILVANIRE.

SI j'avois sçû vostre arrivée, Madame,
nous aurions esté au devant de vous
pour jouir quelques momens plustost du
plaisir de vous voir.

ORASIE

Que cela est obligent, madame ! On
dit bien vray que Paris est le centre du bel
esprit.

Elle se tourne vers Henriette. Croyez,
mademoiselle, que si vous ne trouvez pas
en moy les airs polis de ce pays-cy, vous
y trouverez beaucoup d'estime & de ten-
dresse pour vous.

HENRIETTE.

J'y répondray, Madame, avec la mê-
me tendresse, accompagnée de beaucoup
de respect.

LISANDRE, *après avoir exami-
né Hortense attentivement.*

Non, ce qui m'arrive aujourd'huy,
n'a point d'exemple.

SILVANIRE *embrassent Hortense.*

Paris a peu d'aussi belles personnes.

HORTENSE.

Dites plustost qu'il en a peu d'aussi obli-
geantes que vous.

SILVANIRE

Mon Fils.

LISANDRE

Non, je ne puis sortir de ma surprise.
Ce que je vois me semble incroyable. Je
suis ... Je sens ...

SILVANIRE à Lisandre.

Saluez donc.

ORASIE.

Mon sieur a raison de faire peu de cas
des Provinciales.

LISANDRE.

Je suis si surpris de voir tant de char-
mes

ORASIE

Ma Fille n'a point de beauté, mais elle
a un cœur digne de sa naissance. Elle se
retire dans un Convent & donne tout son
bien à son Frere pour soutenir l'ancien é-
clat de nostre maison.

LISANDRE.

Ah, Madame, si vous voulez voir
briller vostre sang, il faut laisser la belle
Hortense dans le monde, & si vostre Fils
fait revivre les exploits de ses Ayeux, on
parlera encore davantage des conquestes de
vostre Fille.

ORASIE

Ma Fille, je vous l'ay bien dit, voila
le langage de Paris. Cela est galant, mais
cela ne doit guere persuader. Monsieur,
tout est réglé entre nous: ma Fille aura
plus de gloire d'avoir contribué à faire re-
vivre se, Ayeux.

HOR-

HORTENSE.

Ils sont assez connus, parlons d'autre chose.

ORASIE.

Que pourrois-je dire de meilleur? je veux que Madame sçache les avantages dont nostre Maison se doit glorifier. Nous allons nous unir, & on ne sçait peut-être pas bien ce que nous sommes.

ALCIRPE à part.

Je suis au desespoir, son enlacement va paroistre.

ORASIE.

Nous comptons dans nostre Maison de sept ou huit sortes de Chevaliers, sçavoir des Chevaliers Bannerets, de la Table ronde, de l'Etoile, & de l'Ours. C'estoit jadis l'Ordre de la Noblesse Suisse?

MARTON.

Il y a donc beaucoup de Gentilshommes Suisses?

ORASIE.

Assez. J'oublois l'Ordre du Croissant, dont il y a des Chevaliers dans toutes les branches de nostre maison.

MARTON.

Cet Ordre s'étend loin, & l'on ne voit point d'Assemblée sans quelque un de ces Chevaliers.

ORASIE.

Nous avons parmi nos Auteurs de grands Bouteillers, de grand Arbalétriers, des Vicegerens, & des Intendants des

des Ecuries de Hugue Capet. Enfin nous avons des alliances avec la Pucelle d'Orléans, Merlusins, & les Rois d'Ivetot. Rien n'est plus glorieux, & j'espère que par le moyen des nouvelles tiges que vostre sang & le mien feront pousser, on verra bien tost reverdir l'arbre genealogique de nostre Maison.

Marten sort du Theatre.

LISANDRE.

Si l'on doutoit de son ancienneté, il suffiroit de voir la belle Hortense pour en estre convaincu. On lit dans ses yeux la noblesse de son ame. L'on ne peut rien ajouter à l'air majestueux qui paroist dans toute sa personne, & ce n'est pas d'aujourd'huy que sa beauté fait du bruit à Paris.

ORASIE.

On ne peut avoir vû ma Fille, à moins que d'estre venu dans la Province.

SILVANIRE.

Mon Fils ne peut avoir eu cet avantage. C'est un enfant de Paris, qui n'en a jamais sorry les portes que pour des parties de plaisir.

LISANDRE.

Il ne faut pas sortir de Paris pour sçavoir que la beauté d'Hortense s'y fait tous les jours des admirateurs. Il y a icy des gens assez heureux pour avoir son portrait.

ORASIE.

Son Portrait! Que dites-vous? Je me

souviens que mon Frere, le Commandeur de la Taillade, me l'avoit demandé. Ce Commandeur est mort, & je ne sçay ce que ce Portrait est devenu.

LISANDRE.

N'en foyez point en peine. Le hazard l'a fait tomber en bonne main, & celui qui a le bonheur de le posséder, estime trop l'original pour n'en pas garder la copie.

SILVAINRE, à Orasie

Allez dans ma chambre. Je vous aurois plüstost priée d'y entrer, si je n'avois appréhendé d'interrompre vos titres de Noblesse.

S C E N E V.

LISANDRE, HORTENSE,
LISSETTE.

LISANDRE.

Madame, un moment. Mais mon trouble s'augmente, mon esprit s'embarasse, mon cœur combat contre ma raison.

HORTENSE à Lisette

M'arrester, me parler, & se taire tout à coup! Ces manieres me paroissent nouvelles.

LISANDRE

Ah, Ciel! Faut-il que je sois obligé de me démentir?

HOR.

HORTENSE

D'où peut venir cette agitation ?

LISANDRE

Peut-on voir tant de mérite & tant de charmes ?

HORTENSE

Souffrez qu'en interrompant des louanges peu sincères, & que l'on donne icy à toutes les Femmes, je vous dise qu'on sçait mieux dans les Provinces ce qui se passe à Paris, que dans Paris mesme, par le soin qu'on prend d'y mander jusques aux moindres choses; que nous sommes voisines d'une jeune Veuve, qui estant venuë icy pour quelques procès, y a fait des Amis, dont elle feçoit tous les ordinaires jusqu'aux moindres Vaudevilles, & que ces mesmes Amis vous ont dépeint dans leurs lettres comme un homme singulier, qui estimant peu tout le sexe, se fait une gloire d'en estre aimé.

LISANDRE

Je n'ay jamais refusé d'estime à ce qui m'a paru en mériter. mais je me suis toujours deffendu d'aimer avec un entier abandonnement.

HORTENSE

Je n'ay aucun interest à sçavoir de quelle maniere vous aimez.

LISANDRE

Mon cœur Mais, Madame, ne souhaitez vous point d'apprendre en quelles mains vostre portrait est tombé ?



Les Dames vengées.

HORTENSE

Quand on a beaucoup d'indifférence ,
on a peu de curiosité.

LISANDRE.

Mais , Madame , il y a certaines con-
jonctures...

HORTENSE

Je les veux ignorer pour ne m'embaras-
ser de rien.

LISANDRE.

Rien ne peut embarrasser un esprit contre-
me le vostre.

HORTENSE à Lisandre,

Les portraits qu'on fait de Lisandre me
paroissent peu ressemblans.

LISANDRE.

Si vous vouliez , Madame :...

HORTENSE.

Dans la situation où je suis , la curio-
sité ne me convient pas.

LISANDRE.

Cependant....

HORTENSE,

Je pourrois apprendre ce que je ne veux
pas sçavoir.

LISANDRE

Quoy , Madame...

HORTENSE

Vous me permettrez , s'il vous plaît ,
d'aller rejoindre la Compagnie.

SCE.

SCENE VI.

HORTENSE, LISANDRE,
PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Monsieur.

LISANDRE.

Tais-toy. Ah, Madame, encore un moment.

HORTENSE.

La bien-seance ne me permet pas de demeurer plus long temps icy.

LISANDRE.

Que je vais souffrir sans estre plaint.

SCENE VII.

LISANDRE, PASQUIN.

LISANDRE.

Non, jamais destinée ne fut égale à la mienne. Pasquin.

PASQUIN.

Me voila.

LISANDRE.

Et ce qui fait mon desespoir, c'est que je ne vois pas par où sortir de l'abisme où je me trouve. Pasquin.

PASQUIN.

Me voila, vous dis-je.

LISANDRE.

Que faire dans cette extremité? Faut-

il que je donne la Comedie au Public ?
 Pasquin, Pasquin, ne veux tu pas me répondre ?

PASQUIN.

Me voila, Monsieur; je vous l'ay déjà dit deux fois.

LISANDRE.

Ce maraut-là faisoit le sourd.

PASQUIN

Je n'entens que trop bien les injures dont vous m'honorez.

LISANDRE.

Prétens-tu que je passe la journée à t'appeller ? j'ay bien d'autres choses en teste.

LISANDRE.

Je crains qu'elle n'en soit trop remplie.

LISANDRE.

Non, mon cœur est fait pour l'aimer toute ma vie. Ecoute donc.

PASQUIN.

J'écoute.

LISANDRE.

Ce coquin-là me fait enrager.

PASQUIN

J'enrage moy-mesme.

LISANDRE.

Mais je suis bien en désordre aujourd'huy. Ouy, je voy bien que je mourray de douleur & d'amour ?

PASQUIN

Tant pis, si je ne suis payé auparavant.

LISANDRE.

Et bien, feras-tu ce que je t'ay dit?

PASQUIN

Et que m'avez-vous dit?

LISANDRE

Je pers patience.

PASQUIN

Donnez-moy donc le temps d'ouvrir la bouche.

LISANDRE

Ah Ciel! Cette Peruque me sied-elle bien?

PASQUIN

N'en avez-vous pas déjà vû des effets? A peine l'eustes-vous mise que deux Prudes à longues manches devinrent folles de vous. Après cette épreuve vous pouvez vous en servir hardiment pour une affaire serieuse. Mais, Monsieur, vous souvient-il que Clarice vous attend?

LISANDRE

Va luy dire que je ne scaurois la voir aujourd'huy.

PASQUIN.

Vous sçavez qu'un carrosse doit vous venir prendre pour vous aller promener seul avec Lucrece?

LISANDRE.

Je n'iray point, deust-elle rompre avec moy.

P A S.

PASQUIN

Voilà une grande conversion. Fatigué des Provinciales que vous venez de quitter, vous ferez bien de vous reposer. Ce sont d'incommodes animaux, toujours abîmés dans les civilitez. Vous avez baizé la vieille?

LISANDRE

Ah, Pasquin,

PASQUIN

Et la jeune aussi.

LISANDRE

Ne redouble point mon mal.

PASQUIN

Elle a des deffauts, & vous vous en estes appercû?

LISANDRE

je n'en sçaurois entendre parler sans émotion.

PASQUIN.

Elle jase peut - être beaucoup, & ne sçait ce qu'elle dit.

LISANDRE

Que n'a-t-elle dit ce que j'aurois voulu entendre!

PASQUIN.

je le vois bien, elle n'a dit que des sottises?

LISANDRE

Des sottises, Bourreau, des sottises?

PASQUIN

bas. Que veit dire cecy ? *haut.* C'est peut-être une Precieuse Campagnarde.

L.

LISANDRE.

Ah, Pasquin!

PASQUIN

Qui a diverty la Compagnie par un langage & des contorsions ridicules.

LISANDRE

Si tu ne te tais.

PASQUIN

Peut-on se taire quand il s'agit de ces animaux-là?

LISANDRE le frappe.

Insolent, voilà ce que tu mérites.

PASQUIN

Et ce que j'ai entendu pour estre éclaircy. Réveur, emporté, ne sçachant ce que vous faites, ny ce que vous dites, vous me frappez, moy qui vous rends tous les jours des services charoüilleux. Vous aimez, & le pis que j'y trouve, c'est que vous aimez tout de bon.

LISANDRE

Et comment veux-tu que j'en aime pas? La Sœur d'Alcippe est la Dame du Portrait, dont depuis deux ans j'ay l'idée embarrassée.

PASQUIN

La Dame du Portrait?

LISANDRE

Ouy, Pasquin, la belle Hortente est la Dame du Portrait.

PASQUIN

Ah, Monsieur, il y a là-dedans du merveilleux, de l'étoile, de la constella-

tion.

tion. Un ancien Moderne a fort bien deviné, lors qu'il a dit.

Et l'amour a son heure aussi bien que la mort

La vostre avoit sonné il y a long-temps; vous aimiez sans le sçavoir, sans connoistre ce qui vous charmoit. Vous le voyez, & il ne faut jurer de rien dans la vie. Mais, Monsieur, dites-moy, est-ce pour mariage, ou pour quelque chose d'approchant?

LISANDRE

Oses-tu me tenir ce langage?

PASQUIN

Vos amours sont si équivoques, que l'on ne sçait quel sens leur donner.

LISANDRE

je ne dois plus différer à découvrir tout ce que je sens à la belle Hortense. L'aventura sera un peu précipité, mais il est nécessaire, puisqu'il pourra arrester la donation de son bien, & sa retraite dans le Convent, & dans la suite empêcher peut-estre l'une & l'autre, si je puis trouver le secret de m'en faire aimer. Allons donc chercher les moyens de luy faire pressentir tout mon amour d'une manière qui l'empêche d'en douter.

SCENE

SCENE VIII.

P. A. S Q U I N

LA playe est profonde , & l'amour bien violent, lors qu'on ne peut demeurer en place. Quand les cœurs sont si remplis d'amour, il faut des remèdes bien spécifiques pour guerir de pareilles repletions.

SCENE IX.

P. A. S Q U I N, M. A R T O N.

P. A. S Q U I N

AH, Marton, il y a bien des nouvelles. Devine tout ce que tu te peux imaginer de plus surprenant.

M. A R T O N

Quoy ? une Femme volontairement muette?

P. A. S Q U I N

Non.

M. A R T O N

Un Peintre de Femmes qui ne les flatte point?

P. A. S Q U I N

Non.

M. A R T O N

Un jeune Abbé sans coquetterie?

P. A. S Q U I N

Non.

M. A R T O N

66: *Les Dames vengées,*

MARTON.

Une Bataille gagnée par nos Ennemis?

PASQUIN.

Non, non, non.

MARTON

Je m'y rends.

PASQUIN.

Mon Maître aime matrimonialement.

MARTON

Tu te moques, c'est superficiellement.

PASQUIN.

Non, ce n'est point un petit Maître, c'est un homme sage, un Amant bien feru, un Époux enfin, & c'est la Dame du Portrait.

MARTON.

La Dame du Portrait? Par quelle aventure? Où l'a-t-il trouvée?

PASQUIN.

Icy.

MARTON

Icy?

PASQUIN

Icy, & c'est Hortense, Sœur d'Alcippe.

MARTON

La Sœur d'Alcippe! L'aventure est surprenante.

PASQUIN.

Pour connoître si ton amour estoit de bon aloy, j'ay dit du mal d'Hortense; il n'a pu le souffrir, & les coups qu'il m'a

m'a

m'a donnez m'ont appris ce que je vou-
lois ſçavoir.

MARTON.

L'expedient eſt admirable.

PASQUIN.

Ouy, mais je ne m'en ſerviray pas
ſouvent. Le voicy.

S C E N E X.

LISANDRE, PASQUIN, MARTON.

LISANDRE

Moins j'ay eſte d'eſperer, plus je
ſens croiſtre mon amour. Ah, Ciel!

PASQUIN

Voy ſon agitation.

LISANDRE

Ah juſte Ciel!

MARTON

Ces transports malheureux ſont
d'amour.

LISANDRE

Il n'y a que la mer qui puiſſe guerir
ſes maux.

PASQUIN

Il entre dans leſcumeurs.

LISANDRE à Paſquin

Quoy, je te retrouve encore icy?

PASQUIN

Ouy, Monsieur.

LISANDRE

Comment, ouy?

PAS.

68 *Les Dames Vangées*

PASQUIN

Ouy, Monsieur.

LISANDRE

Diras-tu toujours ouy ?

PASQUIN

Ouy, Monsieur.

LISANDRE

Te souvient-il de ce que je t'ay dit ?

PASQUIN

Ouy, Monsieur. Vous m'avez parlé de cent choses à la fois, & vous estes rentré sans me rien dire.

LISANDRE

Marant.

MARTON.

Il a raison. Quand on dit tant de choses à la fois, on ne dit rien.

LISANDRE

Et qui peut en l'estat où je suis avoir la raison assez libre pour sçavoir ce qu'il dit ? Va m'attendre dans ma Garderobe.

PASQUIN

Prendray-je des eaux pour le teint, si on en apporte de nouvelles ?

LISANDRE

Sans doute.

SCENE

SCENE XI.

LISANDRE, MARTON.

MARTON

Vous voulez plaire, Monsieur, c'est-à-dire que vous avez dessein de tromper.

LISANDRE.

Ah, Marton, ma pauvre Marton, ma chere Marton.

MARTON

Est-ce à moy que vous parlez, & croyez-vous encore me prendre d'emblée?

LISANDRE.

Non, Marton, mais j'ay besoin de toy.

MARTON

De moy?

LISANDRE.

Je suis le plus amoureux de tout les hommes.

MARTON

Et l'homme du monde qui merite le moins d'estre plaint.

LISANDRE.

Ah, Marton, Marton, les choses ont bien changé. Je sens des mouvemens qui ne me sont point connus. J'ay du respect, ay de l'estime pour la Beauté qui m'enchanté, J'ay honte d'avoir soupité pour d'autres. J'en aimois cens à la fois, & je sens dans ce moment que

mon

70 Les Dames vengées

mon cœur suffit à peine pour en aimer
une.

MARTON.

Voilà le beau Sexe à demi vengé. Je
ne croy pas que vous puissiez vous saisir
d'abord du corps de le Place.

LISANDRE

Ne raille point.

MARTON.

Il faudra enfin que vous parliez en
Epouseur, mais je crains que ce ne soit
inutilement.

LISANDRE,

Ne m'insulte point.

MARTON

On devoit plutôt voir les Fleuves
remonter vers leur source, que de vous
entendre parler de mariage.

LISANDRE

Ne cherche point à me desesperer.

MARTON.

Oh, Monsieur, laissez-moy rire, s'il
vous plaist. Ah, ah, ah.

LISANDRE

Tu cherches à chagriner les gens.

MARTON

Peut-on s'empescher de rire en vous
voyant devenir la dupe de vous même;
après tout ce que vous m'avez dit? Ah,
ah, ah.

LISANDRE

Et bien, ris-donc, mais ris vite, &
ne ris pas toujours.

MARTON.

Je ris aussi. Hi, hi, hi, Il faudra que
vostre fierté s'humilie, & que vous fas-
siez l'Amant transi.

LISANDRE

Que t'es Femme!

MARTON

Nous verrons si vous soupirez de bon-
ne grace. Hi, hi, hi.

LISANDRE.

Revenez au bien, est-ce dans son bon
sens?

MARTON

Je ne cray plus, mais mon serieux
vous plaira encore moins. Nous avions
résolu Pasquin, vostre Mere, & moy,
de travailler à vous rendre honneste hom-
me, en cherchant à vous faire donner
dans le mariage. Vous y donnez, mais
mal, & gâchez tous nos projets & toutes
vos affaires. Pensez-vous que la Mere
d'Hortense, qui ne cherche que les avan-
tages de son Fils pour soutenir sa chi-
merique grandeur, consente à vostre
mariage que offeroit à son Fils le
bien que sa Sœur luy donne; & si cette
donation n'avoit plus de lieu, croyez-
vous que vostre Mere voulust que vostre
Sœur épousast Alcippe avec moins de
bien?

LISANDRE

J'avoue que ces obstacles passoient in-

invincibles, mais rien n'est impossible à l'amour.

MARTON

L'amour fait quelquefois de ces sortes de miracles, mais c'est pour des Amans en meilleure intelligence que vous n'êtes. Il faut du temps pour assiéger & prendre le cœur d'Hortense. Cependant elle signera dès aujourd'hui la donation de son bien, & vous n'emporterez peut-être pas en six mois un cœur aussi neuf que le sien.

LISANDRE

Tout cela peut arriver, mais la donation signée, je puis toucher cette charmante personne & l'empêcher d'entrer dans un Convent.

MARTON.

Mais où prendrez-vous du bien? Vous avez mangé tout le vostre, Hortense aura donné tout le sien.

LISANDRE

Veux tu me réduire au desespoir?

MARTON.

J'avois résolu de bien rire à vos dépens, mais l'état où je vous vois commence à me faire pitié.

LISANDRE.

Les obstacles sont insurmontables, je le vois, mais un Amant ne renonce jamais à l'esperance, qu'il n'ait tout mis en usage pour se rendre heureux, & c'est ce que je vais faire.

MAR-

MARTON

Vous avez un grand rôle à soutenir.

EISANDRE

L'amour a fait d'aussi grands miracles.

MARTON.

Nous allons voir. Celuy-cy est des plus difficiles, & l'amour sera bien habile, s'il en peut venir à bout.

Fin du second Acte.

D

A C.



A C T E III.

S C E N E I.

ALCIPPE, HENRIETTE.

ALCIPPE.

NOn, Madame, non, je n'en puis douter. Vostre Frere soupire pour ma Sœur. Il s'est approché d'elle d'un air inquiet & tremblant. Ses regards timides & pleins de feu ont parlé les premiers. Ses soupirs ont confirmé leur langage. Il a prononcé quelques mots d'un ton mal assuré, mais si bas que je n'ay pû les entendre qu'à demi. La rougeur a paru d'abord sur le visage d'Hortense. Vostre Frere a rougy de mesme, & leur émotion alloit tout decouvrir, lors qu'ils se sont séparés. pour cacher leur trouble que je n'ay que trop remarqué.

HENRIETTE

Ce que vous dites ne me persuade
que

que trop, Votre Sœur a des charmes
elle a de l'esprit, & mon Frere est prompt
à s'enflamer.

ALCIPPE.

De quelque maniere qu'il aime ma
Sœur, la passion ne peut que m'offenser,
& nuire à la nostre. Ainsi soit qu'il aime
d'une ardeur sincere, ou d'un feu pas-
sager, soit amour vous sera toujours
fatal.

HENRIETTE

Je le vois, je le sens, & j'ay les mes-
mes inquietudes.

ALCIPPE

Cet amour me peut faire perdre le
bien que ma Sœur me doit laisser.

HENRIETTE

Ce n'est pas ce qui m'inquiete, mais
nos Meres n'entrent point dans nos sen-
timents. Elles n'aiment pas, & n'ont
que l'interest en vüe, Mais j'appercois
la vostre.

S C E N E II.

ORASIE, HENRIETTE, HORTEN-
SE; ALCIPPE, LISETTE.

ORASIE.

J'Aime à voir deux Amans ensemble
sur le point d'estre unis, & j'en tire
un bon augure pour la suite.

D 2

AL-

ALCIPPE

Vous m'avez engagé dans de si beaux liens, que je ne me laisseray jamais de les porter.

ORASIE *à Alcippe*

Laissez-nous, je veux entretenir vostre Sœur.

S C E N E III.

ORASIE, HORTENSE,

LISETTE.

ORASIE

C'est en vain que vous prétendez me déguiser vostre chagrin; il paroist trop depuis nostre arrivée. Il faut que Paris ait bien peu de charmes pour vous, ou qu'il en ait que vous ayez peine à quitter.

HORTENSE,

Moy, Madame, moy?

ORASIE

Je ne vous ay point forcée à prendre le parti que vous avez bien voulu embrasser.

LISETTE *à part.*

Quand les Mères souhaitent, les Filles souvent les font voir une volonté peu volontaire.

ORASIE

L'amour que vous avez pour vostre Maison vous a fait donner à vostre frere de-

de quoi marcher sur les traces de ses Ayeux,
S'il se distingue, la Gazette parlera de
luy. Que cela vous doit causer de
joye!

LISETTE *à part.*

On n'en prend guere quand elle coute
si cher.

ORASIE

Que dis-tu, Lisette?

LISETTE.

Je dis que si j'avois un Frere, je ne re-
noncerois pas au monde, pour le faire
mettre dans la Gazette.

ORASIE.

Ma Fille se plaint-elle, & seroit-elle
moins genereuse que les sept Filles de
Mirame, qui ont toutes pris le party
du Convent pour faire leur Frere Colo-
nel?

LISETTE.

Leur retraire n'a mis qu'un Colonel
dans leur Famille, & si elles en avoient
épouse chacune un, il y en auroit eu
sept.

ORASIE.

Ce raisonnement me fait voir que tes
conseils pourroient bien estre cause du
chagrin de ma fille.

HORTENSE

Non, Madame, non, & si vous ai-
mez mon repos, vous me mettez bien-
tost en estat de vous faire voir que je
n'ay

78 *Les Dames d'Angées*
n'ay point changé de sentiment

ORASIE

Que vous allez estre heureuse, ma Fille, & que j'ay de joye d'apprendre que Paris n'a rien d'assez touchant pour mettre obstacle au bonheur dont vous allez jouir !

HORTENSE

Soupirant à demi bas. Helas !

ORASIE

Vous avez du chagrin, vous dis-je.

HORTENSE

Il me prend souvent des mélancolies qui ne viennent que de mon temperament.

ORASIE

Il y a plus que du temperament dans ce qui me paroist, & j'en veux sçavoir la cause.

HORTENSE

Je vous demande en grace de ne me point presser là dessus.

ORASIE

Et je vous prie, moy, de m'obéir quand je vous l'ordonne.

HORTENSE

Puisque vous le souhaitez absolument.

ORASIE

Je crains d'apprendre quelque chose qui me chagrine. Et bien, parlerez-vous ;

HOR

HORTENSE *a part.*

Que luy diray-je ?

ORASIE

Ces lances ont fait soupçonner de bien des choses.

HORTENSE,

Il faut vous avouer la vérité.

LISBETTE *a part.*

Voilà une vérité qui cherche à mentir.

HORTENSE.

Il faudroit qu'après toutes les bontez que vous avez eues pour moy, j'eusse peu de naturel & de reconnoissance, si sur le point de vous quitter, je ne sentoie pas tous les mouvemens que la tendresse inspire en de pareilles occasions.

ORASIE.

Vostre bon naturel me comble de joye, & ie ne pourrois me résoudre à nostre separation, si elle ne vous estoit avantageuse. On trouve si peu d'hommes raisonnables, que ie craindrois de me tromper, en vous choisissant un Epoux.

HORTENSE

Cette crainte n'a point de part à ma retraite. Tous les hommes ne se ressemblent pas, & quand on n'est point la dupe de ses yeux, & que la raison choisit, on peut faire un bon choix.

ORASIE

Les hommes sont bien trompeurs, &

80 *Les Dames vengées*

il est malaisé de les connoître quand ils ont résolu de se déguiser. Combien le Frere de vostre future Belle-Sœur a-t-il trompé de Femmes avec un air & des manieres agreables ! Cependant c'est un homme qui n'a nulle estime pour le sexe, sans conduite, dereglé dans ses mœurs, & qui rendroit une Femme malheureuse.

HORTENSE.

Il est jeune, il peut changer. Il ne seroit pas le premier que l'âge a rendu raisonnable.

ORASIE.

Il faudroit estre bien entestée pour s'y fier.

HORTENSE.

Ne parlons point des hommes, puisque j'ay résolu de les fuir tous. Vous pouvez, Madame, me donner moyen de n'en voir aucun, en me permettant d'entrer au Convent, si tost que j'auray signé la donation que je dois faire. Si je demeure plus long-temps icy, je seray exposée dans les Assemblées qui se feroient, aux fades douceurs de cent importuns, qui par conversation, font, dit-on, tous les jours, cent-declarations d'amour.

ORASIE.

Je voudrois pouvoir vous accorder ce que vous me demandez, mais cela
mar.

marqueroit trop de mépris pour la Famille où nous eutrons. Je vais songer à cent choses nécessaires pour sortir d'affaire entièrement. Cela finira dans trois ou quatre jours, & vous irez ensuite jouir de la tranquillité qu'on ne trouve point dans le monde.

S C E N E IV.

HORTENSE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une bonne Mere, elle veut que vous dansiez à la Noce, mais elle ne vous laissera pas écouter les complimens du lendemain.

HORTENSE.

Je voudrois déjà estre hors d'icy.

LISETTE.

Jargon que tout cela. Avoués la vérité; vous ne sçavez pas bien ce que vous voulez.

HORTENSE.

Ah, Lisette, Lisette.

LISETTE.

Ah, Madame, Madame, vostre cœur est plus malade que vous ne pensez. Vous ne pressez vostre départ pour le Convent, que parce que vous ne voulez point partir. Le dépit vous le fait souhaiter, & l'amour vous le fait craindre.

D 5

HOR-

HORTENSE.

Garde-toy de rien deviner.

LISETTE.

Vous deviez me le desſendre plutost. J'ay connu d'abord que vostre tendresse pour vostre Mere n'estoit pas une tendresse bien tendre, & le dépit vous ayant pris lors qu'elle a parle contre Lisandre, vous avez eu recours au Convent. Vous l'aimez?

HORTENSE.

Lisandre? Moy, j'aimerois Lisandre, l'ennemy de tout mon Sexe, un presomptueux, qui n'a d'attachement que par rapport à ses plaisirs, qui n'a rien de solide, & qui n'est constant que dans son inconstance?

LISETTE.

Vous sçavez trop bien ses deffauts, pour ne pas connoître ses vertus. Vous l'aimez, vous dis-je.

HORTENSE.

Et que me serviroit de l'aimer? Nostre amour trouveroit cent obstacles, qui rendroient nostre union impossible.

LISETTE.

Bon, impossible. Et qui peut empêcher ce que veulent les Femmes & l'Amour?

HORTENSE.

Ne vois-tu pas que ma Mere, dans l'en-

l'entêtement qu'elle a d'enrichir mon Frere pour élever la maison, seroit au de-sespoir, si je luy manquois de parole ?

L I S E T T E.

Le temps raccommode tout.

H O R T E N S E.

Elle me refuseroit son consentement.

L I S E T T E.

Vous passerez par dessus cette formalité. Les choses défendues ont plus de goust que les autres.

H O R T E N S E

Pour se vanger de moy, elle donneroit tout son bien à mon Frere. Elle seroit pis, Lisette, elle se remarieroit.

L I S E T T E.

Cola se peut. Quand les Vieilles trouvent un bon pretexte, elles ne manquent jamais de faire le saut; mais Lisandre vous consoleroit de tout.

H O R T E N S E

Ouy, Lisandre, bonne ressource. Lisandre a fait une grande brèche à son bien; il a fort endommagé celui de ses Amis; il n'a pas épargné celui des Marchands; il n'a rien, que ferions-nous ?

L I S E T T E

Voulez-vous que je vous parle net ? Toutes ces difficultez me paroissent insurmontables.

H O R T E N S E

Je ne le sçay que trop, mais ne trou-
ves,

ves-tu pas que Lisandre a dequoy plaire ; qu'il est bien prix dans sa taille ; qu'il a l'air noble , aisé , engagant ? Ah , Lisette , ne m'en parle point.

LISETTE.

C'est justement me demander que je vous en parle.

HORTENSE.

Non , je vois bien qu'il ne peut estre à moy. Je veux Ouy , je veux l'oublier.

LISETTE.

Vous ne l'oblierez point, tant que vous en parlerez.

HORTENSE.

Informe-toy de Pasquin, s'il est tel qu'on le dépeint. Il peut avoir des envieux ; Tasche de sçavoir l'estat de ses affaires , & n'oublie pas a demander des nouvelles de son cœur. Que dis-je ? Fortifie-moy plutôt dans le dessein que i'ay de le mépriser. Dis-moy sans cesse . . . ou plutôt ne me parle point de luy. Mais ie le voy. Lisette, ne m'abandonne pas. Je ferois au desespoir qu'il connust ma foiblesse, tu m'aideras à la cacher.

SCE.

SCENE V.

LISANDRE, HORTENSE,
LISETTE.

LISANDRE.

Madame mais que vois-je ? Cet air indifférent me fait connoître que vous estes peu sensible à ma passion. Cependant je m'estois toujours fait une gloire de conserver en aimant la meilleure partie de mon cœur. Vos yeux ont sçu me le ravir tout entier, & ne me laissent pas seulement le desir de briser mes fers. Je ne suis plus maître de garder un caractère qui m'estoit cher, puis qu'il me faisoit aimer avec tranquillité. Vous me la ravissez, cette heurteuse tranquillité, que je ne pers qu'avec peine, & que pourtant je veux perdre.

HORTENSE.

Il ne tiendra pas à moy que vous ne le conserviez.

LISANDRE.

Je le vois. Vous me voulez accabler par vostre indifférence.

HORTENSE *bas à Lisette.*

Quelle indifférence !

LISANDRE.

Pourquoy paroistre icy avec tant d'attraits & de mérite, si vous ne voulez pas estre aimée ? Il n'est point de mortel qui :

88 *Les Dames Vangées*

qui après vous avoir vûë , ne mette aussitost la raison du party de son amour.

HORTENSE

Mille raisons me doivent empêcher de vous répondre, & je risquerois trop en épousant l'ennemi de mon Sexe.

LISANDRE.

Ah, Madame, qui sait mieux que moy, que vostre Sexe fait la plus belle moitié du monde, qu'il est l'admiration de l'Univers, le charme des cœurs, & les delices des yeux, que les hommes consacrent leur jeunesse à se faire un esprit que les Femmes ont en naissant; que leur goût nous sert de règle, que la vraie politesse se trouve chez elles; que la délicatesse y regne, & que nous apprenons le chemin de la gloire, quand pour mériter leur amour, nous marchons sur les traces des Heros?

HORTENSE à Lisette.

Ah, Lisette, si Lisette est bien persuadé de ce qu'il vient de dire.

LISANDRE.

Ah, Madame si Lisette est bien persuadé de ce qu'il vient de dire, si Lisette est bien persuadé de ce qu'il vient de dire.

HORTENSE

Les louanges que vous donnez à mon Sexe ne suffisent pas pour gagner l'esprit de ma Mère. Comme elle s'est flat-

tée que je laisserois tout mon bien à mon Frere, pourroit-elle, sans se plaindre, me voir changer de resolution?

LISANDRE.

Si vous pouviez connoître...

HORTENSE.

Il est inutile de repliquer à ce qui n'a point de remede. Tout ce que nous dirions seroit superflu. Je rejoins vostre Mere & la mienne.

LISANDRE.

Mon amour ne doit pas estre regardé comme un amour naissant & passager. Vostre seul Portrait depuis plus d'une année, a plus fait d'impression sur mon cœur, que cent objets d'une beauté reconnüe.

HORTENSE.

Adieu, Lisandre, je ne dois plus vous écouter. Allons, Lisette.

LISETTE

Si vous n'allez pas plus viste, vous n'arriverez de long temps au Convent.

HORTENSE à Lisette.

Quand on ne sçait ce qu'on veut, peut-on sçavoir ce qu'on fait?

LISANDRE

Et quoy? vous me quittez si cruellement! Si l'Ingrate, sentoit pour moy tout ce que je sens pour elle, elle trouveroit autant de raisons pour justifier son amour, qu'elle en trouve pour justifier ses refus.

S C E N E VI.

LISANDRE, MARTON.

LISANDRE

AH, ma pauvre Marton, mes affaires reculent au lieu d'avancer, & je suis le plus malheureux de tous les mortels. Hortense me traite avec la dernière rigueur,

MARTON.

Souffres, Monsieur, que je vous en félicite.

LISANDRE.

Comment? Me féliciter d'une indifférence si cruelle qu'elle va jusqu'au mépris?

MARTON.

Jusqu'au mépris; Je dois redoubler mes complimens. Que vous allez avoir de gloire & de plaisir?

LISANDRE.

As-tu perdu le sens? Il ne m'est pas seulement permis d'espérer.

MARTON.

Tant mieux, Monsieur, tant mieux.

LISANDRE.

Comment tant mieux? Rien n'approche des maux dont mon cœur est déchiré.

MARTON.

Que vous avez lieu d'être content! Allégresse, Monsieur, allégresse.

LI.

LISANDRE.

Puis-je estre content lors que tout s'op-
pose à mon bonheur?

MARTON.

Et c'est ce qui va le rendre plus parfait.
Que vous estes heureux, Monsieur, que
vous estes heureux!

LISANDRE.

Que veux-tu dire heureux? Prends-tu
plaisir à me desesperer?

MARTON.

Non, Monsieur, je sçais ce que je dis.
N'est on pas heureux quand on est au
comble de ses souhaits?

LISANDRE.

Sans doute.

MARTON.

Vous y voila, Messieurs, vos souhaits
sont accomplis. Vous cherchiez un cœur
qui se deffendist, le voila trouvé. Hor-
suse ne vous donnera point de ren-
drez-vous, & vous ne la confondrez
point avec toutes celles qui veulent que
vous les aimiez.

LISANDRE.

Ne croy pas?.....

MARTON.

Vous estiez un malheureux mortel
qui n'avoit pas le temps de former des
souhaits. Vous avez à present le champ
libre, & vous pouvez souhaiter à loi-
sir.

Li.

LISANDRE

N'ai-je point ma douleur.

MARTON

Vous regardiez avec mépris un bonheur tout uny, & vous étiez au désespoir d'entrer de plein-pié dans un cœur. Vous allez être content. Hortense vous a attendu, mais vous attendrez peut-être longtemps après elle.

LISANDRE.

Mon aventure est des plus-surprenantes.

MARTON.

Vous le voyez, l'heure a sonné pour vous, mais ce n'est pas l'heure du Berger; c'est l'heure des foins & des soupirs. Il vous en coustera dont l'intérêt sera mal payé.

LISANDRE.

Ah, Marton!

MARTON

Ah, Monsieur, vous connoissiez mal le Sexe quand vous avez cru que toutes les Femmes estoient formées sur le modèle des Coquettes.

LISANDRE

J'ay tort, je l'avouë.

MARTON

Cet aveu ne suffit pas, il faut que les Dames soient vengées, non-seulement de toutes vos médisances, mais aussi de votre peu d'attachement pour les plus parfaites. Il faut que votre repentir éclate. Il faut

fait

fait que vous aimiez longtems, & peut-estre éternellement sans estre aimé; & je ne sçay pas même si pour faire un grand exemple, l'amour ne voudra point que vous soyez du nombre des Amans qu'une passion mal reçüe a fait partir pour l'autre monde.

LISANDRE

Si tout mon sang pouvoit menter l'estime d'Hortense.

MARTON

Voila le ton que vous devez prendre pour vous raccommoier avec le Sexe.

LISANDRE

Ouy, ie mourrois content, si i'estois seul que la belle Hortense donnast quelques larmes à ma mort.

MARTON

Vous commencez à me faire pitié.

LISANDRE

Fais donc quelque chose pour moy.

MARTON

Comptez que ie voudrois vous servir, Après tout les Femmes sont d'une bonne paste, elles ne sçauroient voir souffrir personne.

LISANDRE

Enfin, Marton, ie me repose sur toy. Fais en sorte de pressentir dans quels sentimens seroit ma Mere, si elle sçavoit mon amour, mais ne luy dis pas si tost le nom de la Beauté qui le cause.

Tâ-

Les Dames Vangées

Tâché de pénétrer dans le cœur d'Hortense pour sçavoir ce qui s'y passe. Ecoute tout, examine tout, ne laisse échapper aucune occasion de me servir, & si tu en viens à bout, je te rendray si heureuse, si heureuse... Ne m'abandonne pas, me le promets-tu ? Ne m'oublieras-tu point ? Te serviras-tu de tout ton esprit, de toute ton adresse pour sauver la vie du plus malheureux de tous les Amants ?

MARTON

Quel torrent de paroles, & que les Amans en disent d'inutiles ! On gasteroit bien des affaires si pour les servir on se donnoit des mouvemens aussi empressez que leur amour. Vous allez voir si nous avons de l'esprit. Je prens sur mon compte Hortense & vostre Mere, & si d'abord je ne vous les rends pas favorables, j'exciteray de si grands troubles dans leur cœur, qu'elles seront dans peu contraintes de capituler. Je prouveray ensuite à Hortense que vous n'aimez ny la table, ny le jeu, & que vous n'estes point de ces Heros nocturnes, qui disputent le haut du pavé aux Archers du Guet. Je luy feray voir que n'ayant soupiré que pour des Coquettes que vous

** Pasquin paroist.*

estimez peu, * vous ne quitterez point pour vous marier, de ces Maistresses

les

Tes que l'on reprend après quelques jours de mariage. Je n'oublieray point à parler de vostre esprit, Hortense m'écouterà; elle reflectira sur tout ce que je luy diray, l'amour s'en meslera, la raison parlera plus bas, & l'hymen pour nous réjouir sera suivi de cent Epithalames.

LISANDRE

Ah, Marton, ma chere Marton, je te devray tout le bonheur de ma vie. Va viste executer tout ce que tu as projeté. Ne tarde point, cours, & reviens m'en dire des nouvelles.

MARTON

Si je puis aller aussi viste que vos souhaits, vous serez bien-tost satisfait.

SCENE VII.

LISANDRE, PASQUIN.

PASQUIN

Il faut l'avouër, les Femmes sont habiles en tout. A quinze ans une Fille est faite, & souvent à trente un homme n'est qu'un sot. L'esprit leur vient avant la raison, & quand leur Freres sont encore à l'Alphabet, elles regentent dans les ruelles.

LISANDRE.

Les Femmes sont donc bien dans ton esprit?

Les Dames d'angées.

PASQUIN.

Depuis que vous les estimez, il m'a
pris envie de les estimer aussi. Les Fem-
mes sont les delices de la vie, la joye de
la table, le Soleil des ruelles, la lune
des Voyageurs nocturnes, la bouffole
des marins, & la ressource des Officiers
ruinez. Sur leurs simples recommanda-
tions on donne des agrémens de Char-
ges, des audiences, des emplois, des
Arrests, & des Licences en Droit. Elles
font les Academiciens, les Orateurs ont
besoin de leur cabale. La plupart des
Traîtres leur doivent toute leur fortune.
Elles font par tout la pluye & le
beau temps.

*Elles donnent l'esprit, le merite, le
rien,*

*Tout se fait par le Sexe, & sans le
Sexe, rien.*

LISANDRE.

Tu viens de voir que Marton prend
mon party. Que feras-tu pendant qu'elle
agira pour moy?

PASQUIN.

Rien, Monsieur.

LISANDRE.

Comment rien?

PASQUIN.

Non, Monsieur, puisque Marton fera
tout.

LISANDRE

Je n'auray pas trop de ton secours & du sien. L'excez de mon amour me cause une espece de létargie qui me rend tout stupide. Ah, Pasquin, quel changement, lors qu'on aime de bonne foy ! Quand je n'avois affaire qu'à des Coquettez, & que le plaisir estoit le seul but de ma passion, je faisois, sans m'embarasser, vingt declarations par Jour, & cent faux sermens, avec l'air le plus assuré & depuis que j'ai aimé Hortense, ie n'ose qu'en tremblant decouvrir la verité.

PASQUIN.

Je vois que vous avez besoin de mes conseils & de mon secours. Je ne vous dis point ce que ie feray, mais vous en apprendrez des nouvelles.

LISANDRE

Il faut que nous gagnions la Mere & la Fille.

PASQUIN.

L'une après l'autre, s'il vous plaît, gagnons la Fille.

LISANDRE

Ouy, mais c'est pour le mariage, ayons la Mere. Sans la Mere nous ne tenons rien.

PASQUIN

- Est-ce que vous voulez aussi épouser la Mere ? Si iel'époulois, moy, vos affaires iroient plus vite.

SUIV

Les Derniers Vœux

LISANDRE

Ne plaisant point.

PASQUIN

Parlons donc sérieusement. Aimez-vous Hortense à la vie & à la mort?

LISANDRE.

Ouy, Pasquin, je te le jure.

PASQUIN

Quoy, sans elle la vie vous ne seroit rien?

LISANDRE.

Non, Pasquin, je ne sçaurois vivre sans elle.

PASQUIN

Et si vous la perdiez, vous seriez homme, là, à ne pas craindre la mort. Vous chanceliez, Monsieur, vous n'êtes pas homme d'exécution.

LISANDRE.

Non, te dis-je, je suis résolu de mourir, ou d'emporter le cœur d'Hortense.

PASQUIN

Allez, Monsieur, vous aimez, & vous aimez pour la première fois de votre vie. On ne fait jamais que dans une première passion la sottise de se vouloir tuer.

LISANDRE

Je voudrois faire encore davantage pour l'incomparable Hortense. Je regarde tous mes autres engagemens comme des méprises d'un cœur qui la cher-
choit

choit dans toutes les autres Beautez.

PASQUIN

La voila trouvée autant vaut. Elle est Fille, elle est belle. Sa Mere la sacrifie. Si vous sçavez bien vous y prendre, elle est à vous. Feignez seulement de vouloir vous tuer pour elle.

LISANDRE

Si la feinte ne peut réussir, je ne réponds pas de ne point passer aux effets.

PASQUIN

Si vous vous tuez pour Hortense, il est certain qu'elle vous aimera. Une Fille nourrie en Provence ne doit pas être insensible à une pareille déclaration d'amour. Cependant un Amant mort n'est pas long-temps préféré. Vivez, mais si vous trouvez Hortense opposée à vostre amour, abandonnez-vous au desespoir. Dites-luy qu'elle se plaît à vous voir souffrir, que c'est une cruelle, une tygresse qu'un pur mour ne sçauroit toucher, jettez vos gants, enfoncez vostre chapeau, frappez du pied contre terre. Que l'amour & la mort ayent plus de part dans vos discours que la raison. Entrecoupez vos paroles de sanglots, & faites le possédé comme un Financier qui trouve sa Maistresse en faute.

Pasquin revient après avoir fait deux ou trois pas.

Non, vous n'en viendrez jamais à bout.

E

Vous

Vous n'êtes point accoutumé à mourir pour vos Maistresses, vous n'aurez jamais la patience d'essuyer de longs refus. Vous rependrez vos airs méprisans, & vous grâcerez tout.

LISANDRE,

Ne crains rien.

PASQUIN.

Si tous vos empressements sont sans effet, allez jusqu'à l'évanouissement. C'est une pierre de touche merveilleuse pour éprouver l'amour. Souffrez jusques au seuil d'eau en homme vous a fait mort, pour faire voir que rien ne peut noyer vostre amour. Enfin en évanouy bien sensé, soyez sourd à toutes les voix qui vous appelleront. Que celle d'Hortense vous fasse seule entrouvrir les yeux, & dites-luy du ton d'un homme de l'autre monde, *que sa voix vous a fait revenir des portes du trépas*. Si vous remarquez que vous soyez resuscité trop tost, redevenez mort, & selon que vous le jugerez à propos, soyez dans la suite, sage, emporté, doux, mort ou vivant. Il ne s'agit que d'estre bon Comedien. Par là les plus fins sont dupez, & les plus belles en tiennent.

LISANDRE

C'est assez, ie n'oublieray rien, mais songe à ce que tu me promets.

Scé.

S C E N E IX.

PASQUIN.

S'il réüffit mes avis seront récompensez. Cecy prend un bon chemin. La folie des Maistres doit estre utile aux Valets, & quand nous nous engageons avec un jeune homme, nous devons moins compter sur nos gages, que sur ce que les plaisirs & les amours nous rapportent. C'est dans ces occasions que nos services sont payez comptant. C'est par là qu'un Maistre-Valet gagne dequoy acheter une Noblesse, qui sert d'épouffette à toutes les ordures de la vie. Nombre de mes Camarades sont de là bien épouffetez. Travaillons a gagner dequoy nous decroter comme eux. Les desordres des Maistres ne doivent pas moins contribuer à l'établissement des Valets, que la ruine des grandes Maisons à la fortune des Intendants. Allons mettre à profit nos maximes & nos lumieres.

Fin de la troisieme Acte

E 2

AC.



ACTE IV.

SCENE I.

ORASIE, ALCIPPE,

ORASIE.
Quoy! vous croyez que Lisandre aime vostre Sœur. Que m'apprenez-vous?

ALCIPPE.

Je ne le sçay que trop.

ORASIE.
 Il ne se peut vanter d'estre aimé, puis qu'Hortense vouloit entrer dans un Convent dès aujourd'huy.

ALCIPPE
 Cette retraite fait voir que Lisandre ne luy est par indifférent. Elle ne trouve que ce remede pour empêcher le progrès d'un feu puissant. Elle craint Lisandre, elle cherche à le fuir, elle l'aime.

ORASIE.
 Ah! mon Fils, encore une fois, que n'apprenez-vous.

AL-

ALCIPPE.

Vous craignez que je ne perde le bien qu'elle a resolu de me donner; & ce n'est pas ce qui fait ma peine. J'aime ma Sœur, elle se sacrifie pour moy, elle est genereuse, elle veut partir, elle devore son amour, j'en suis cause, j'endure tout ce que je luy fais souffrir le chagrin m'accable, je ressens tout ce que cet amour va causer d'inquietude à la belle Henriette, je crains de la perdre. Peut-on sentir plus de maux à la fois?

ORASIE

Il faut trouver le moyen de les adoucir. Je veux parler à vostre Sœur.

ALCIPPE.

Ah, Madame, vous allez les augmenter si vous la chagrinez.

ORASIE.

Soyez en repos là-dessus.

ALCIPPE.

La voicy. Je me retire, son embarras me feroit trop de peine.

SCENE II.

ORASIE, HORTENSE, LISETTE.

ORASIE

Venez, ma Fille, venez apprendre une nouvelle qui doit vous réjouir. J'ay pesé vos raisons, je consens que
vous

vous entriez dès aujourd'hui dans un Couvent, je ne veux plus vous contraindre.

HORTENSE

Quand il s'agit de vous obéir, je ne me fais aucune violence.

ORASIE

Pour reconnoître cette soumission, je vous accorde ce que vous m'avez demandé. Vous estes tantost prête de quitter le monde. Ainsi rien ne doit vous arrêter.

HORTENSE

Vos bontez, Madame me font souhaiter de demeurer encore quelques jours auprès de vous. Ce n'est pas trop pour vous bien marquer ma reconnaissance.

ORASIE

S'il arrivoit que vous prissiez quelque attachement, vous m'imputeriez les maux qu'il pourroit vous causer.

HORTENSE.

Vous ne devez rien craindre là-dessus, je suis prête à suivre mon devoir.

ORASIE.

Pour le suivre, il faut entrer à l'heure dans un Couvent, puisque c'est le party où vous estes résoluë.

HORTENSE.

Ah, Ciel!

ORA:

ORASIE

D'où vient cette répugnance pour ce que vous souhaitiez si ardemment?

HORTENSE

Madame...

ORASIE

Et bien?

HORTENSE

Mon Frere me prie de ne le pas quitter si tost. Je l'aime, & je suis bien aise d'avoir pour luy cette complaisance.

ORASIE

Votre Frere?

HORTENSE

Ouy, Madame.

ORASIE

J'auray soin d'empêcher qu'il ne se plaigne.

HORTENSE

Il ne veut pas que vous sçachiez la priere qu'il m'a faite.

ORASIE

Je sçay tout ce que je dois sçavoir là-dessus.

HORTENSE

Mais que croira-t-on quand on sçaura que vous précipitez ma retraite, que vous ne vouliez pas qu'il se fît si tost:

ORASIE

Et que peut on croire?

HORTENSE

Que sçay-je? le monde est si médifant.

E 4

O.

ORASIE.

Vous avez raison, la médifance commence à parler. Il faut empêcher qu'elle ne continuë.

HORTENSE

Quoy, Madame, on parle déjà de moy?

ORASIE

Ouy, ma Fille.

HORTENSE

Je vous demande en grace de me souffrir encore quelque temps dans le monde, pour le détromper par ma conduite.

ORASIE

Il faut l'avouër, rien n'est plus ingénieux que vos détours, mais ils ne produiront rien, puis que j'en connoit la cause.

HORTENSE

Et que fçavez-vous, Madame?

ORASIE

Je fçay, puis qu'il faut m'expliquer clairement, & que vous ne voulez pas m'entendre, que Lifandre vous aime.

HORTENSE

Lifandre m'aime, Madame! Lifandre! Lifandre n'aime rien? Vous me l'avez dit, & vous avez mefine pris soin de me le prouver.

ORASIE.

Il est vray, mais l'amour a trompé Lifandre auffi-bien que moy.

E 5

O 7

HORTENSE

Quoy ? Lisandre seroit capable d'un véritable attachement ? Cela ne se peut.

ORASIE.

C'est pourtant une verité.

LISETTE à Hortense.

Vous devez croire ce que vous dit Madame. Voudroit-elle vous tromper ?

ORASIE, à part.

Taisez-vous, vous estes une raison-
à Hortense.

neuse. En un mot, ie ne veux point scavoir si Lisandre vous aime, ny si vous l'aimez. Je ne veux rien voir, j'excuse tout. Vous avez pris le party du Convent, vous m'avez fait prendre des mesures là-dessus, vous m'avez fait venir à Paris ; vous sçavez ce que cela veut dire, je vous y laisse resvet.

S C E N E III.

HORTENSE, LISETTE

LISETTE,

Cela veut dire qu'il faut vous resoudre à partir. Deviez-vous vous engager à ce voyage sans retour, avant que de sçavoir si vostre cœur en seroit toujours d'accord ?

HORTENSE,

A peine ai- ie sçu parler qu'on m'a fait dire que ie voulois aller dans un Con-

vant. J'ay crû que ce langage estoit ordinaire aux enfans. Je l'ay trop tenu sans scavoir ce que je disois, & cependant il faut partir.

LISETTE

C'est ainsi qu'on enrole les Filles pour le Convent. Il faut de l'adresse pour enrôler.

HORTENSE

Je vois la Mere de Lisandre. Retirons-nous, je ne suis pas en estat de luy parler.

S C E N E IV.

SILVANIRE, MARTON,

SILVANIRE

IL semble qu'Hortense ait voulu m'éviter.

MARTON.

Elle parloit d'action, je ne croy pas qu'elle vous ait vuë.

SILVANIRE

Quoy, Marton, tu peux croire que mon Fils aime serieusement?

MARTON

Ouy, Madame, il aime du plus grand sérieux du monde.

SILVANIRE.

Il te trompe, Marton.

MARTON

Il vous trompe vous-mesme, puis qu'il aime en honneste homme; & que vous n'en croyez rien.

SIL

SILVANIRE.

Plust au Ciel qu'il me trompast ainsi!

MARTON.

Il aimé, vous dis-je, en tout bien & en tout honneur. Je m'en melle, Madamt, c'est tout dire.

SILVANIRE.

Ouy, cela dit quelque chose, mais comment peux-tu le sçavoir? Les plus coquettes ne s'apperçoivent de ses tromperies qu'après qu'il les a quittées.

MARTON.

Oh, je n'ay point de caution à vous donner. Je vous en répons, & ma parole vous doit suffire. Je le sçay, je le vois, & je vois clair.

SILVANIRE.

Je voudrois bien qu'il püst se fixer. Un attachement veritable l'occupoit entierement, & il seroit plus souvent avec la Mere. Marton si mon Fils aime à bonne intention, il va se faire honneste homme.

MARTON.

Ouy, mais en ce temps-cy, les jeunes gens se marient assez d'eux-mêmes, & leur choix n'est pas toujours au gré de leurs Parents.

SILVANIRE.

Comment? Est-ce que mon Fils voudroit épouser quelque Fille d'un mérite douteux?

MARTON.

Oh, Madame, ces Créatures-la n'ont guere de Maris qu'on détrompe, leur mariage ne dure tout au plus que pendant un quartier d'hiver. Vostre Fils a trop d'honneur, il tient de vous.

SILVANIRE.

Ah, pour de l'honneur...

MARTON.

Vostre Fils peut épouser une Fille qui en regorge, mais si sa dot estoit moindre que son honneur, je croy qu'en considération de sa vertu, vous fermeriez les yeux sur son bien.

SILVANIRE.

Mon Fils aimerait-il une Coquette humanisée?

MARTON.

Vous vous gendarmés déjà. Vous voulez le bien & l'honneur des gens, c'est trop, & quand l'honneur est sans tache, toute un Famille devoit se couriser pour l'acheter.

SILVANIRE.

Va chercher mon Fils; je veux luy parler.

MARTON.

Mais n'en déplaise au pouvoir maternel, vous autres Meres vous estes un peu difficiles sur le chapitre des Brus que vous n'avez pas choisies. S'il arrive que vous n'approuviez pas le choix de

vostre Fils, ne vous avisez pas d'appuyer sur le refus. Les Amans s'emportent lors que l'on s'oppose à leur amour. Approuvez d'abord, vous refuserés ensuite.

SILVANIRE.

Va chercher mon Fils, dépêche toy.

MARTON.

Souvenez-vous au moins que si vous le cabrez, vous ne retenez rien. C'est le Gentilhomme de France le plus retif.

SILVANIRE.

Ce n'est par ta ton affaire. Dis-moy seulement le nom de la personne qu'il aime.

MARTON.

Vous l'apprendrez de sa bouche. Je vais luy dire que vous luy voulez parler.

S C E N E V.

SILVANIRE.

JE seray bien-aisé de l'interroger sur son amour, avant qu'il se soit préparé à me répondre. Il ignore que sa passion me soit connue, Mais voicy Orasie.

SCE--

SCENE VI.

SILVANIRE, ORASIE.

SILVANIRE

VOUS venez tout à propos, Madame,
pour vous réjouir avec moy.

ORASIE.

Ce qui fait la joye des uns fait sou-
vent le chagrin des autres.

SILVANIRE

Mon Fils veut s'attacher au mariage,
& j'en suis ravie.

ORASIE, à part.

Je ne le suis pas, moy.

SILVANIRE

Nous pourrions faire ces deux maria-
ges en mesme temps,

ORASIE

Si vous consideriez..

SILVANIRE

J'ay tout consideré. Mon Fils estant
fort jeune quand son Pere est mort,
toujours vécu avec une espete de desor-
dre que les pauvres Veuves ne scau-
roient empêcher; mais avec une Beauté
sage, je suis seure qu'il aimera sage-
ment.

ORASIE

Si mon Fils n'estoit pas plus sage, je
l'enfermérois, entendez-vous?

SIL-

SILVANIRE

Abus. Il vaut mieux souffrir un peu des Enfants que de les perdre dans le monde. L'âge corrige la jeunesse. Le Mariage le fixera bientôt. Les caresses d'une jeune Femme, sage, belle & spirituelle, changent tout un homme. Quel plaisir j'auray de le voir marié ! Il me semble que vous ne me félicitez point assez.

ORASIE

Ce mariage n'est pas encore fait.

SILVANIRE

Non, mais il sera bien-tôt résolu, si tout est comme on me l'assure.

ORASIE

Nous verrons si mon opposition ne servira de rien.

SILVANIRE

Mais, Madame...

ORASIE

Mais, Madame, il n'en sera que ce qu'il me plaira.

SILVANIRE

En vérité...

ORASIE

En vérité ; Madame, vous devriez avoir plus d'égards pour moy.

SILVANIRE

Vous devriez en avoir vous-même. Vous pouvez rompre le mariage de votre Fils avec ma Fille, mais mon
Fils.

Fils peut se marier sans vostre consente-
ment.

ORASIE.

Comment l'entendez vous, Madame ?
Se marier sans mon consentement ?

SILVANIRE.

Je l'entens comme il faut l'entendre.
Mon Fils ne dépendant que de moy, rien
ne l'empeschera de se marier quand il me
plaira.

ORASIE.

Je sçay que chacun peut consentir ou
non au mariage de ses enfans, & c'est par
cette raison que je ne n'approuveray ja-
mais le mariage dont vous me parlez.

SILVANIRE

Je termineray pourtant l'affaire, si elle
m'accorde.

ORASIE

Cela n'est pas en vostre pouvoir.

SILVANIRE

à part.

haut.

La teste luy a tourné. Avez-vous bien
pensé à ce que vous dites ?

ORASIE

Ouy, Madame, & je ne consentiray
jamais que vostre Fils épouse ma Fille.
Il semble que vous preniez à tâche de
m'empescher de rétablir ma maison, puis-
que les biens partagez. . .

SILVANIRE

Je n'ay jamais pensé à ce mariage.

ORA-

ORASIE

Pourquoy m'en parlez vous donc ?
 Je ſçay que voſtre Fils eſt éperdument
 amoureux de ma Fille, & comme vous
 me parlez de le marier à ce qu'il aime,
 pouvois-je croire autre choſe ſi non que
 vous aviez conclu ce mariage ?

SILVANIRE

On venoit de me parler de l'amour de
 mon Fils, ſans me nommer la perſonne
 qui le caule. Je vous ay ouvert mon
 cœur, & nous nous ſommes chagrinées
 faute de nous entendre. Mais j'apper-
 çois mon Fils. Je veux luy parler dou-
 cement, pour mieux travailler à ſa gue-
 riſon.

SCENE VII.

SILVANIRE, ORASIE,
LISANDRE.

SILVANIRE

Que viens-je d'apprendre, mon Fils ?
 On dit que vous voulez épouſer
 Hortenſe. Avez-vous penſé à tous les
 obſtacles qui vous arreſteront, au cha-
 grin que vous donnerez à Madame, à
 moy, & à voſtre Sœur, dont vous ferez
 rompre le mariage ? Voſtre amour eſt
 meſme deſobligeant pour Hortenſe, puis
 qu'il marque que vous la croyez allez
 foible pour vous aimer dès le premier
 jour.

jour, & pour quitter la genereuse resolution que sa vertu, & son bon naturel luy ont fait prendre.

LISANDRE.

Ouy, Madame, j'aime Hortense, & je l'aime avec toute l'ardeur dont un cœur puisse être capable. Il n'est plus question de le sacher. J'ay prévu tout ce que vous venez de me dire, & rien n'a pu reculer un instant l'aveu de mon amour. Je l'aimois sans la connoître. Il estoit arrêté que je l'aimerois, & ce sont de ces passions violentes qui ressemblent aux torrens, dont rien ne peut arrester la rapidité.

ORASIE.

Songez-vous que vos plaisirs vous coustent la meilleure partie de vostre bien ?

LISANDRE

Animé des beaux yeux de l'aimable Hortense, échauffé du plus pur & du plus ardent amour, je sçauray m'ouvrir le chemin qui mene à la plus solide gloire. Cette gloire conduit à la fortune, & quand une fois j'en seray favorisé, tout me sera facile pour élever ce que j'aime.

ORASIE.

Tout ce raisonnement sera inutile. Ma Fille me persecute pour entrer dans un Convent, & son Frere marié; elle monte en carosse, & dit adieu aux vanitez du monde.

LISANDRE

LISANDRE

Je n'obtiens donc rien ny de vous
ny d'Hortense ?

ORASIE

Vostre cœur est rempli de tant d'objets,
que ma Fille y trouveroit trop peu de pla-
ce. Je suis venuë exprès pour terminer
nos affaires. Voulez-vous, Madame, que
nous y travaillions ?

SILVANIRE

Entrons dans mon Cabinet, pour être
moins interrompûs.

SCENE VIII.

LISANDRE

PEUT-on trouver un Amant, dans une
situation plus cruelle ? Le cœur rem-
pli de la plus violente passion qui fut
jamais, méprisé par la Beauté que j'ado-
re, deux Vieilles des plus obstinées con-
traires à ma flâme, la fortune aussi peu
favorable que l'amour, raillé de tous ceux
qui ont connu mon peu d'estime pour
le Sexe, accablé d'obstacles insurmon-
tables, en faut-il davantage pour de-
sesperer un Amant ? Mais j'apperçois
Hortense. Faut-il que tout s'oppose à
mon amour ?

SCE-

SCENE IX.

LISANDRE, HORTENSE,
LISETTE

HORTENSE *à part.*

Je je vois. Après avoir découvert les sentimens de ma mere, ie dois plus que jamais luy cacher ceux de mon cœur.

baut.

Enfin, Monsieur, vous voulez que vos sentimens, vrais ou faux, ne soient plus inconnus. Ma mere vient de m'en entretenir, & la vostre n'en est pas moins instruite. Je ne puis donc plus les ignorer.

LISANDRE

Non, Madame, non, vous ne sçauriez plus douter

HORTENSE

Doucement, Lisandre, Ces transports ne seront pas de nostre conversation, où ie la finis sur l'heure.

LISANDRE

Quoy? vous avez la dureté Ah; Ciel!

HORTENSE.

Songez, Lisandre, que vous n'estes pas en droit de me faire le moindre reproche. Nous ne nous connoissons qu'à peine. Vostre cœur à changé mille fois, le mien n'a jamais aimé. Je ne vous ay rien promis, & si ie vous dois quelque

reconnoissance , cet entretien m'en acquitte. C'est pour la premiere fois que j'écoute , & que ie répons sur un ton que ie n'ay iamais connu.

LISANDRE

Ah , Madame , vos manieres enchantées redoublent ma passion. Quel tresor ! Les Femmes raisonnables sont rares , ie serois sur d'en trouver une en vous.

HORTENSE

Que sçavez-vous , Lisandre , & que sçay-ie moy-mesme dequoy ie serois capable après avoir vû le monde ? L'exemple gaste , l'usage séduit , & le mariage nous dérange terriblement de nos devoirs.

LISANDRE

Avec ce discernement on ne sçauroit avoir de deffauts.

HORTENSE

Avec cette prévention on ne peut estre bon Iuge.

LISANDRE

Vous avez tout ce qui peut rendre un Epoux heureux.

HORTENSE

On assure que tous les Amans parlent de mesme.

LISANDRE

J'ay plus qu'eux étudié les Femmes.

HOR-

HORTENSE

Elles en ont rompé de plus vieux & de plus habiles.

LISANDRE

je suis seur que vous ne me tromperiez pas.

HORTENSE

Chacun vante ce qu'il aime, & les Amans font parler la raison d'une Maîtresse, quand les yeux seuls leur ont parlé.

LISANDRE

Le contraire paroist à vostre égard. Vostre mérite achève l'ouvrage de vos yeux.

HORTENSE

S'ils ne parlent pas comme moy, ce sont des imposteurs que je desavouë.

LISANDRE

Leur pouvois . . . mon amour . . .

HORTENSE

Ce discours convient mal au dessein que j'ay formé: Trouvez bon que je vous quitte.

LISANDRE

Non, Madame, le temps & mon amour me fournissent des moyens pour lever les obstacles qui s'opposent à mon bonheur.

HORTENSE *à part.*

Que ne dit-il vray ! C'est trop demeurer icy, adieu, Lisandre.

Elle fait quel ques pas & se retourne:

L I.

LISANDRE.

Quelle injustice ! mais elle ne m'écoute pas.

LISETTE à Hortense.

Ecoutez-le, Madame.

LISANDRE

Ciel ! me quitter quand je suis prest de m'abandonner aux plus cruels transports ! Quelle reconnoissance de ma passion ! Que toutes les Femmes sont injustes ! Traiter ainsi le plus pur & le plus ardent amour ! Que je veux de mal à mon cœur de m'avoir trahy ! Je sçavois que les Femmes obstinées, contrariantes, n'aiment que ceux qui les fuyent. Que je les connoissois bien ! Hortense, injuste Hortense, vous n'aurez pas le plaisir de me voir mourir d'amour. Votre cruauté est un remede au mal que m'ont fait vos yeux.

Il apperçoit Hortense.

Que vois je ?

HORTENSE

Je vous felicite d'une si prompte guérison.

LISANDRE.

Je ne m'en dédis point. Ouy, mon cœur, mon lâche cœur m'a trahi. Je n'estois pas né pour aimer constamment. Ah, ne m'écoutez point, Madame, vos mépris sont cause que je ne sçay ce que je dis, je ne me connois plus. Vous estes

120 *Les Dames Kangées*

au dessus de tout vostre Sexe, & vous
mettez seule l'hommage de tout l'uni-
vers.

HORTENSE

Reprenez vostre indifference, elle vous
fiera mieux.

LISANDRE.

Je la reprendray, cruelle, ouy, je la
reprendray.

HORTENSE

Voila vostre vray caractere. La con-
stance conviendrait mal avec le peu
d'estime que vous avez pour les Fem-
mes.

LISANDRE,

Vous n'en avez que le nom. La terre
n'a rien de plus parfait, de plus digne d'e-
stre aimée, & la passion...

HORTENSE

Souvevez-vous que vous me verrez
toujours fuir, dès que vous parlerés d'a-
mour.

LISANDRE

Et bien, demeurez, n'en parlons plus
Ah, Ciel! En quel estat suis-je reduit?
Je ne vous diray donc rien de ce que
je sens. Ah, Madame, considerez les
bâsselles où vous forcez mon orgueil.
Je me sens, tout est contre mon amour.
Ma Mere & ma Sœur s'en doivent plain-
dre. Vostre Frere me doit hair, & je
dois me vouloir mal à moy-mesme,
puis

puis qu'on trouve de la honte a se démentir , mesme en se corrigeant. l'ay tort enfin de vouloir empescher une action , dont le Ciel doit vous tenir compte. Je vois tout cela s'élever contre moy , je le sens , j'è me le reproche , & cependant je vous aime, N'avez - vous point pitié de moy?

HORTENSE à Lisette.

C'est icy ou j'ay besoin de toute ma raison. Et bien, Lisandre, je vous plains, Que puis-je d'avantage ?

LISANDRE

Un mot de plus , un regard , un soupir de pitié me feroit mourir content. Quoy ! je n'obtiendray rien ? Vous détournez les yeux , vous cherchez à me fuir. Je voudrois vous imiter , mais je n'en ay pas la force. Je demande du secours à ma raison elle me le refuse. J'implore celui de l'amour , il ne m'écoute pas. Ainsi tout m'est contraire le repos me fuit , la raison me quitte , l'amour me demeure , vostre cruauté me tuë.

HORTENSE

En l'estat ou sont les choses , vous seriez bien embarassé de mon amour. L'aveu que vous souhaitez devoit vous faire trembler , & ne serviroit qu'a vous rendre malheureux.

F

L I

LISANDRE

Ah , Madame , que ce malheur me donneroit de joye ?

HORTENSE

Vous n'y pensez pas , Lisandre. Vous n'avez à present que le chagrin de ne pouvoir estre à ce qui ne vous aime pas , & vous auriez celuy de ne pouvoir posseder ce qui vous aimeroit. Cet aveu seroit si cruel , que je vous aime trop pour vous dire que je vous aime.

S C E N E X.

LISANDRE , MARTON.

MARTON

JE vous cherchois , pour vous dire d'aller parler a vostre Mere.

LISANDRE.

Je viens de la quitter.

MARTON.

Je l'avoit preparée à vous écouter favorablement. Cependant je n'ay pas encore nommé la personne que vous aimez ; mais j'en ay dit assez pour empescher que sa surprise ne soit aussi grande qu'elle devroit estre quand elle l'apprendra.

LISANDRE.

Mais qu'as tu fait auprès d'Hortense ? Que t'a-t-elle dit ?

MARTON

Rien , je me suis seulement fait écouter. C'est beaucoup , le reste viendra.

LI.

LISANDRE

Apprens la suite de ce que tu as commencé. Estant venu pour voir ma Mere, j'ay trouvé celle d'Hortense avec elle. Elles sçavoient mon amour. Ma Mere m'en a paru fachée, mais sans me marquer d'aigreur, & la Mere d'Hortense m'ayant ensuite osté tout espoir, elles m'ont laissé seul, penetré de douleur & d'amour.

MARTON

Vostre cœur estoit donc bien malade?

LISANDRE

Hortense a paru un moment après.

MARTON

Cela vous a tout rejouy?

LISANDRE.

Elle venoit pour me persuader d'étouffer mon amour.

MARTON

Et c'est à quoy vous n'avez pas consenty?

LISANDRE.

Ses yeux à demy baissiez & languissans, & sa voix mal assurée, m'ont fait remarquer un trouble qu'une douce fierté vouloit me dérober. Je voyois l'embarras d'un cœur engagé, qui craignant de se commettre, avoué en nians, cède en se deffendant; & se découvre dans le temps qu'il cherche à se dérober. Plus cette Belle affectoit d'indif-

124 *Les Dames Vangées,*

ference, plus un feu timide & discret le faisoit remarquer. Ses discours prenoient le parti de la raison, & ses yeux celuy de son cœur, & son trouble avoit un charme capable de tout enflamer, & qui m'a fait gouter le plaisir de sçavoir que l'amour me doit la conquête d'un cœur qui n'avoit pas dessein de le reconnoistre.

MARTON

Ainsi Hortense est venuë vous dire d'étouffer vostre amour, pour vous apprendre le sien?

LISANDRE

Quand nostre amour seroit réciproque, il seroit encore traversé par tant d'obstacles, que j'ay lieu de croire que je seray toujours malheureux.

MARTON.

Dequoy vous plaignez-vous, quand vos affaires commencent à bien aller? Calmez vos inquietudes, l'Amour & Marton sont pour vous; laissez-nous faire, nous avons assez bien commencé. Je vous ay fait honneste homme, il ne vous manque que du bien, c'est a Pasquin à vous en donner. Travailles-y tout deux, ie m'en vais penser au reste.

LISANDRE

Et moy, ie vais penser à toy, comme ie le dois.

SCE-

S C E N E XI.

LISANDRE.

MEs affaires prennent un assez bon train, mais quand il s'agit de mariage, le bien en fait plus avorter que l'amour n'en fait conclurre. Mais voicy Pasquin.

S C E N E XII:

LISANDRE, PASQUIN.

PASQUIN

ENfin, Monsieur, tout va le mieux du monde. J'ay vû mon Amy de la Rochelle, qui sçait vostre Oncle par cœur. Nous avons concerté ce qu'il doit dire à vostre Mere, & si cet Oncle s'avise de ne vouloir pas mourir si tost, ie me charge de le faire mort pour vous rendre riche, iusqu'a ce que vostre mariage soit fait. Songez seulement à empêcher qu'Hortense ne veuille entrer au Convent.

LISANDRE.

C'est la tout ce que ie crains, mais Pasquin, il faudra que tost ou tard la verité soit connuë.

PASQUIN

Vous m'avez demandé du temps, ie pretens vous en donner, servez-vous

F. 3.

en

126 *Les Dames vengées*

en pour gagner vostre Oncle. Mandez-lui vostre conversion. Faites qu'il l'apprenne par tous vos Amis. Si son mal continuë, employez des gens de bien pour luy parler en vostre faveur. S'il revient en santé, servez-vous de ses Amis de plaisir & d'affaires.

LISANDRE

Tu raisonnes fort juste.

PASQUIN

J'ay donné rendez-vous à Lisette pour vos interests, elle vient, laissez-nous.

LISANDRE.

Mais....

PASQUIN

Mais laissez - moy faire , & vous serez content.

LISANDRE

Je te laisse.

S C E N E XIII.

PASQUIN , LISETTE.

PASQUIN.

TE voila tout à propos , écoute. Tu es Lisette ?

LISETTE

Attens , je croy qu'ouy. Ouy , je suis Lisette.

PASQUIN

Et moy, je suis Pasquin.

II.

L I S E T T E.

Tu és Pasquin?

P A S Q U I N.

Ouy.

L I S E T T E.

Et moy Lisette.

P A S Q U I N.

Lisette qui sert H. rense?

L I S E T T E.

Ouy.

P A S Q U I N.

Et moy Pasquin, Valet de Lisandre.

L I S E T T E.

Et que signifient tous ces Pasquins & toutes ces Lisettes-là ?

P A S Q U I N.

Ils signifient qu'il faut que Lisette & Pasquin fassent fortune, s'ils sçavent leur mestier, & que Lisette demeure à Paris.

L I S E T T E.

A Paris? je l'aime de tout mon cœur.

P A S Q U I N.

Il est pourtant bien fourré de malice.

L I S E T T E.

Qu'il est remply d'honnestes gens! Dés que je fais un pas dans la ruë, j'entens que l'un dit, elle marche bien, l'autre, elle est bien chaussée. L'un m'offre la main, l'autre me veut prester son carrosse, & si je fais un faux pas, un autre me retient. Vive Paris, les Femmes y sont trop heureuses.

P A S.

PASQUIN

J'ay songé a t'y faire demeurer pour toujours.

LISETTE

Tout de bon?

PASQUIN

Tout de bon ; & si tu me crois , tu gagneras tout ce que tu voudras.

LISETTE

Et à quel jeu?

PASQUIN

Oh, c'est en travaillant, non en joüant. Il faut se mettre en quatre pour servir nos Maistres.

LISETTE.

A qui parles-tu ? Je fais tout chez nous , je blanchis , je coiffe , je suis à la chambre , à la garderobe , & fais toute la besogne du logis.

PASQUIN

Avec tous ces services-là , tu serviras toujours. Il faut que les services des gens d'esprit comme nous , soient plus relevez & plus selon le cœur de nos Maistres , & que nostre teste mette nostre esprit en besogne pour ceux que nous servons. Ils nous font alors la Cour , nous les querellons , loin d'en estre querellez , & nous devenons maistres de nostre service , & Patrons de nos Maistres.

LISETTE

Ah , Pasquin , que tu en fçais long ! Je vois bien qu'il y a à profiter avec toy.

PAS.

PASQUIN

Profites-en donc. Mon Maistre perd l'esprit pour ta Maistresse, il faut le servir. Il est galant homme, liberal.

LISETTE

Si tu dis vray, je t'apprendray quelque chose qui le fera bien-aise.

PASQUIN

Bien-aise, Lisette? Parle, ne le fais point languir. Mon Maistre est l'homme du monde qui aime le mieux a estre bien-aise.

LISETTE,

Les Parisiens sont-ils secrets?

PASQUIN

Secrets! Ils ne parlent jamais de ce qu'ils ignorent.

LISETTE

Je les estime à cause de leur franchise.

PASQUIN.

Et parce qu'ils te trouvent le pied bien tourné; mais scachons ce secret.

LISETTE.

Les secrets ne se disent pas comme cela.

PASQUIN

Croy-moy, mon Maistre les payera bien.

LISETTE.

Il faut vouloir ce que tu veux. Ma Maistresse..

PASQUIN

Et bien, ta Maistresse? ta Maistresse!

F. 5

As-

As-tu perdu la parole?

L I S E T T E

Quand j'aimerois, je n'aurois pas plus de peine à te le dire.

P A S Q U I N

Elle aime donc?

L I S E T T E.

Non pas encore tout-à fait, mais elle a déjà senti de petits commencemens d'amour pour ton Maistre.

P A S Q U I N

Ouy? De petits commencemens d'amour?

L I S E T T E

Ouy.

P A S Q U I N

Il faut que tu les fasses devenir grands, & ta fortune croistra à mesure qu'ils grandiront.

L I S E T T E

Elle en sentiroit de bien plus grands, si ton Maistre avoit du bien.

P A S Q U I N

Va, va, s'il ne tient qu'à cela, elle n'a qu'à sentir toujours, le bien luy viendra.

L I S E T T E

Qu'il luy vienne donc, & nous ferons venir de l'amour pour luy. Mais adieu. Si ma Maîtresse nous trouvoit ensemble, elle ne m'ouvreroit plus son cœur, & nous avons encore besoin de voir ce qu'il y a dedans.

P A S

PASQUIN

Fort bien. Tu seras bien-tost aussi grande fourbe que moy.

LISETTE.

Oh, cela te plaist à dire.

PASQUIN

C'est un métier, dont il y a de grands Maistres à Paris. Mais au moins n'oublie pas...

LISETTE

Les Filles feroient de la fausse monnoye, pour passer seulement un quartier d'hiver à Paris.

PASQUIN.

J= le croy, il y a assez d'Officiers qui cherchent à les divertir.

LISETTE

Il me croit plus ingenuë que je ne suis, mais je n'ay dit que ce que j'ay voulu dire.

SCENE XIV.

PASQUIN

VICTOIRE, victoire. Que j'ay fait un beau coup, en arrachant le secret que Lisette vient de m'apprendre, & dont mon Maistre se doutoit seulement! Après cela nous pouvons agir, puis qu'il est seur que le seul manque de bien peur empescher son bonheur. C'est un Tresor que les Valets comme nous, pour les Maistres qui ont l'amour en teste; ils

131 *Les Dames vengées.*

seroient bien embarrassés s'ils ne nous avoient pas, De fausses langueurs, des soupirs réitérés, des je me meurs sans mourir, commencent leurs affaires, mais il leur faut des Pasquins & des Martons pour les achever. Mon Maître avoit perdu tout espoir d'épouser Hortense. Il faut voir si mon adresse sera employée inutilement.

Fin du troisième Acte.

A.C.



A C T E V.

S C E N E I.

HORTENSE , LISETTE.

H O R T E N S E

NOn , il n'y a rien de plus cruel que l'estat où je me trouve. Quelque party que prenne mon cœur , il est destiné pour souffrir toujours.

L I S E T T E

Les Amans font toujours le mal plus grand qu'il n'est.

H O R T E N S E .

Ah , Lisette , puis-je me consoler d'avoir laissé appercevoir à Lisandre qu'il ne m'est pas indifferant ? J'ai fait reflection sur son caractere. Aucun objet ne l'arreste , & il ne cherche à voir tout mon foible , que pour en tirer vanité.

L I S E T T E

Mais il demande à vous épouser.

H O R T E N S E

Je n'en seray que plus malheureuse. Les Inconstans le sont toujours. Le Mariage

riage le dégouftera. Mon amour augmentera tous les jours, le sien s'évanouira, & j'auray le defespoir de l'aimer fans estre aimée. Non, Lisette, le peril est trop grand, & je veux pour l'éviter.

LISETTE.

Dites le vray, vous ne voulez rien de tout ce que vous voulez.

HORTENSE.

Ah, ce n'est pas la volonté qui me manque, mais il est des résolutions que l'on exécute lentement. Mais comme mon cœur s'est échappé malgré moy, il faut que ma raison le rappelle. C'en est fait, je ne veux plus voir Lisandre.

LISETTE.

Et quand il vous cherchera, aurez-vous le courage de le fuir ?

HORTENSE,

Ouy, je le fuiray, pour ne le plus voir, pour ne plus l'entendre.

LISETTE.

Fuyez tant qu'il vous plaira, vous n'irez pas loin sans revenir.

HORTENSE.

J'ay reconnu mon erreur, & pour te montrer que je parle tout de bon, comme il pourroit venir me chercher icy, ne me voyant pas avec ma Mere, je quitte la place.

LISETTE.

Vous avez deviné; je le voy venir.

HOR-

HORTENSE.

Ah, Lisette!

LISETTE.

Je sçavois bien, moy, que vous ne
tiendriez pas vostre serment.

HORTENSE.

Tu vas voir si je veux manquer à le te-
nir.

S C E N E III.

HORTENSE, LISANDRE,
LISETTE.

H O R T E N S E

SI vous avez quelque égard pour moy,
j'ay une grace à vous demander. Me
l'accorderez-vous?

L I S A N D R E.

Parlez, Madame, parlez. Est il quel-
que chose que je puisse refuser, quand je
vous ay donné tout mon cœur?

H O R T E N S E

Vous avez peu d'estime pour toutes
celles à qui vous parlez d'amour. Faites-
moy voir que vous m'estimez en cessant
de m'aimer.

L I S A N D R E

Moy, Madame, je pourrois cesser de
vous aimer?

H O R T E N S E

Ma conquête vous donneroit peu de
gloire. Si vous m'aimez, ne troublez
point le repos de mon cœur.

L I S A N D R E.

LISANDRE

Et croyez-vous qu'il soit possible d'étouffer un amour aussi fort que le mien ?

HORTENSE

Vous pouvez du moins me le cacher. L'effort que vous vous ferez sera mille fois plus obligeant pour moy, que toute vostre passion.

LISANDRE

Si mes inconstances passées vous alarment, dites-moy de quelle maniere ie dois vivre. Faut-il vous meriter par de longs services ? Faut il renoncer à tous les plaisirs ? Faut-il vous suivre dans un desert ?

HORTENSE

Que vous estes cruel de me tenir ce langage ! Ah, Lisandre, que vous ay-je fait ? Au nom de vostre amour, faites-en moins paroistre pour moy.

Bas à Lisette.

Que tu me connoissois bien, Lisette, & qu'il est mal-aisé de fuir ce qui plaist !

SCÈNE

SCENE III.

ORASIE, HORTENSE, LISANDRE, LISETTE.

ORASIE.

Quoy, ma Fille avec Lisandre ! C'en est trop. Vous vouliez demeurer encore quelque temps dans le monde, pour faire taire la médifance, mais si vous continuez, elle parlera plus que jamais. Il ne faut plus differer à entrer dans le Convent.

HORTENSE,

Madame.

LISANDRE.

Non, Madame, non, je ne souffriray point que la belle Hortense vous quitte. Il n'y a point d'extremité où mon amour ne me porte, pour empêcher ce malheur.

ORASIE.

Je vous trouve admirable de vouloir épouser ma Fille malgré moy, & malgré elle-mesme. Puis que vous le prenez sur ce ton-là. . . .

HORTENSE.

Je dois rendre justice à la verité. C'est moy, Madame, qui ay souhaité de parler à Lisandre.

ORASIE.

Quoy, vous avez la hardiesse. . . .

HOR-

138 *Les Dames vengées,*
HORTENSE

Les apparences sont contre moy , mais si vous voulez bien m'écouter , je seray bien-tost justifiée. Vous sçavez , Madame , que Lisandre a mon Portrait. Je veux le retirer de ses mains , & je le pressois de me le rendre quand vous nous avez surpris.

LISANDRE *à part.*

Je n'ay plus sujet de douter de son amour.

HORTENSE *à Lisandre.*

je vous l'ay déjà dit , Monsieur , je ne veux point , lors que je renonce à tout , laisser aucun lieu de faire de méchans contes. Cela ne manqueroit pas d'arriver si vous gardiez mon portrait. On croiroit que vous le tiendriez de moy , & j'ay résolu de ne point partir que vous ne me l'ayez rendu.

ORASIE.

Je vous entens , ma Fille.

HORTENSE.

Ma conduite sera justifiée dans le monde , quand on sçaura ce qui m'y retient.

ORASIE.

Je vois que vous avez vos raisons , & comme vostre demande est juste , Lisandre ne refusera pas de vous rendre vostre Portrait.

LISANDRE

Moy ? ie perdrois plustost mille fois la vie.

HORTENSE.

Je vous conseille, Monsieur, de ne le pas donner.

LISANDRE.

Il m'est trop cher pour l'abandonner jamais.

HORTENSE.

Je voudrois bien vous le voir garder.

ORASIE

Vous estes sincere, ma Fille, mais Lisandre aura peut-estre moins de peine à vous le rendre, que vous ne pensez. J'en sçay plus que l'on ne croit.

à Lisandre.

Connoissez-vous Clarice?

LISANDRE

Ouy, Madame.

bas.

C'est une jalouse qui aura fait quelque éclat.

ORASIE.

Elle m'a fait rendre cette lettre. Ecoutez, ma Fille.

LISANDRE

*bas.**haut.*

je reconnois ses manieres, Madame...

ORASIE *lit.*

Je ne vous verray point aujourd'huy, ma chere Enfant. Le mariage de ma Sœur me dérobe tout le temps que je vous avois destiné. Plaignez-moy d'estre obligé de passer la journée avec des Campagnardes.

140 *Les Dames Vangées*

Si vostre amour est aussi fort que le mien, vous devez juger par vous-mesme de l'excez de mon cbagrin. Rien ne me plaist, rien ne me divertit quand je ne suis pas auprès de vous, & je compte pour rien tout le reste du monde.

LISANDRE.

Il est vray que cette lettre est de moy, mais. . .

ORASIE à Hortense.

Et bien, ma Fille, qu'en dites-vous?

HORTENSE.

Souffrez, Madame, que je me retire, pour n'estre point exposée à voir plus long-temps le plus perfide de tous les hommes. *Elle sort.*

LISANDRE à Hortense.

~~Ah, Madame, arrestez.~~

ORASIE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur, c'est une Campagnarde.

LISANDRE

Ne me desesperez point, Madame. Cette lettre a esté écrite avant vostre arrivée à Paris. Je ne sçavois pas alors tout ce que vous valez, & la belle Hortense m'estoit inconnüe. Mais, Madame, permettez que je la cherche pour me justifier.

ORASIE.

Elle sçait trop son devoir pour vous écouter davantage.

SCE-

S C E N E IV.

O R A S I E.

JE dois plus que jamais m'opposer à son amour. Depuis que je suis icy, j'observe tout ce qui s'y passe, & j'ay remarqué cent choses qui sentent la roture. J'eutens parler sourdement de Parens Banquiers, & d'un Oncle de la Rochelle, qui se mesle de negoce. Cependant on dresse le Contrar de mon Fils, & la donation de sa Sœur. Il faut rompre ou conclurre, & je me trouve dans un cruel embarras. J'ay fait dire à Marton que je voulois luy parler. Je la vois, elle pourra m'éclaircir de bien des choses.

S C E N E V.

O R A S I E, M A R T O N.

O R A S I E

JE veux prendre foin de ta fortune, Marton. J'ay dit à mon Fils de te laisser auprès de ta jeune Maistresse, quand elle sera mariée.

M A R T O N.

Il faut l'avouër. La vraye Noblesse a toujours l'ame bienfaisante.

O R A S I E.

A propos de Noblesse, il y a des gens qui médissent de celle de ta Maistresse.

M A R -

MARTON

Ce sont de francs Imposteurs.

ORASIE.

Cependant tous ses Parens . . .

MARTON.

Tous ses Parens sont d'aussi bonne
Maison qu'elle.

ORASIE.

Et l'Oncle Richard ?

MARTON *à part.*

J'auray bien de la peine à l'ennoblir.

ORASIE.

Richard ! Ce nom fait pitié. Est-il un
nom de plus méchant air, de plus mau-
vais goût, & qui soit plus mince & plus
guenx ? Richard ! ah Richard ! Il n'y a
pas une syllabe de noble dans tout ce
nom-là.

MARTON.

Mais

ORASIE

Mais il faut que ce nom-là soit rotu-
rier. Il n'est sur aucun des rolles de l'Ar-
chieban, que j'ay lus & relus.

MARTON

Les Richards tourniers ! les Richards
qui sont d'une Noblesse moulée, & qui
descendent d'un Duc Normand !

ORASIE.

Quoy ? ce Richard descendroit d'un
Duc ?

MAR-

MARTON

Ouy, Madame, il en descend en ligne perpendiculaire.

ORASIE.

Ah, ah!

MARTON.

Vous riez, mais je dis vray. Si je m'explique mal...

ORASIE.

Mais ta Maitresse devoit se faire plus d'honneur d'une Noblesse Ducale.

MARTON

Ce n'est pas l'usage de ce Pays-cy. En Province, les titres les plus moisis ont le pas; à Paris les habits donnent les rangs, & les plus dorez passent les premiers. Ce n'est pas que ma Maistresse ait besoin de ces titres-là, & quand on descend de Monsieur Richard sans peur, on se fait jour au travers de la plus épaisse dorure. Mais venons au fait. Monsieur Richard est peut-estre à l'agonie. Son corps, dont il ne sera plus parlé après sa mort, demeurera à la Rochelle, on oubliera jusqu'à son nom, ses millions viendront icy, vos Enfants les pargeront, & l'argent de la roture servira à faire briller la Noblesse.

ORASIE

Quand cela arrivera nous verrons ce que

que nous aurons à faire. Je connois icy un Banquier qui a de grandes correspondances à la Rochelle. Je suis seure qu'il ne me déguisera rien de tout ce qui regarde Monsieur Richard.

MARTON

Sans aller plus loin, voicy un homme qui vous dira mieux que personne tout ce que vous voulez sçavoir.

SCENE VI.

ORASIE, M. POLIDOR, MARTON.

M. POLIDOR *regardant Orasie.*

Q Je vois-je ? Non, je ne me trompe point.

ORASIE.

Je croy que c'est Monsieur Polidor.

M. POLIDOR.

Ouy, Madame, c'est luy-mesme.

MARTON

Quoy, Madame, vous connoissez Monsieur Polidor ?

ORASIE.

C'est celui dont je parlois tout à l'heure.

MARTON

Tant mieux. Monsieur Polidor est un honneste homme, il vous dira la verité.

M. PO-

M. POLIDOR

Marton répond pour moy. Je te suis obligé; Marton.

MARTON

Vous voudriez me l'estre encore davantage.

M. POLIDOR

Mais, Madame, par quelle aventure estes-vous icy?

MARTON

Quoy! vous ne sçavez pas que le Fils de Madame épouse ma jeune Maistresse?

M. POLIDOR

Je sçavois bien qu'elle se marioit à un Gentilhomme de Province, mais j'ignorois que ce fust au Fils de Madame.

ORASIE

Et ne pourroit on point aussi sçavoir ce que vous amene icy?

M. POLIDOR

J'y viens pour une affaire patelle à la vestre.

ORASIE

Comment? Pour un mariage?

M. POLIDOR

Ouy, pour un mariage.

MARTON

Est-ce que vous voulez épouser ma vieille Maistresse qu' moy? Il n'y a plus icy que nous deux à marier.

M. POLIDOR

Je suis venu dans le dessein de proposer un mariage pour Lisandre.

ORASIE

Vous voulez marier Lisandre ! & ne sçavez-vous pas qu'il a dissipé la plus grande partie de son bien ?

M. POLIDOR

Je sçay ce que je fais , Madame , je sçay ce que je fais , & je vous garantis que Lisandre & sa Sœur sont aujourd'huy deux des plus grands partis de France.

ORASIE

Expliquez - vous , Monsieur Polidor.

MARTON

Vous estes muet ? Vous ne l'avez pas toujours esté avec moy . Si je suis de trop , vous n'avez qu'à parler , je me retireray.

M. POLIDOR

Non , Marton , demeure . Tu sçais que je n'ay point de secrets pour toy . Je viens de recevoir des Lettres de la Rochelle , qui m'apprennent que Monsieur Richard est mort .

MARTON.

Il est mort ?

M. POLIDOR

Ouy , & sans avoir fait de testament , & comme il est riche à millions .

MARTON à Orasie.

Entendez - vous , Madame ?

M. POLIDOR

Je voulois être le premier à parler

de

de mariage pour Lisandre, & luy faire épouser un Fille de qualité, à qui je suis bien-aïse de rendre service. Elle a peu de bien, mais la naissance doit luy en tenir lieu; & comme je ne doute pas que dès que la mort de Monsieur Richard sera sceüe, on ne luy propose cent partis...

ORASIE

Mais la roture & le commerce de la Famille de Lisandre.

M. POLIDOR

Lisandre n'est roturier que du costé de sa Mere.

MARTON.

La noblesse vient du costé de la barbe, Vous voyez que nous ne sommes pas si roturiers que vous pensiez, & que nous avons des millions. Vous croyez les tenir, mais ils pourroient bien vous échapper. La mort rompt tous les traitez, & je ne sçay si ma Maïtresse le voyant tant de bien, loin de consentir au mariage de son Fils, ne voudra point rompre celuy de sa Fille. Cependant il faut faire les deux mariages, & mettre tout son bien dans vostre Famille. Ce sera un beau coup de filet. Monsieur Polidor peut vous servir. Il est de vos Amis, il est galant homme, & je suis seure qu'il voudra bien aussi faire quelque chose pour moy. Me refuserez-vous, Monsieur Polidor?

M. POLIDOR

Il faut examiner...

MARTON.

Point de raisonnement. Voulez-vous, ne voulez-vous pas.

M. POLIDOR

ça voyons, de quoy s'agit-il ? Il n'y a rien que je ne fasse pour servir Madame!

MARTON

Il faut que vous nous promettiez, non seulement que vous ne parlerez point du mariage que vous vouliez proposer pour Lisandre, mais que vous ne découvrirez pas même la mort de Monsieur Richard, que ma Maistresse n'ait consenti aux deux mariages.

M. POLIDOR,

Mais...

MARTON.

Si vous me refusez, je n'écouteray plus. Vous m'entendez, Monsieur Polidor. Mais voicy ma Maistresse.

M. POLIDOR

Tu écouteras donc?

MARTON

Ouy, j'écoute tant qu'on veut, mais je ne conclus jamais

SCE-

S C E N E VII.

SILVANIRE, ORASIE.
M. POLIDOR, MARTON.

SILVANIRE

LE Contrat est dressé, Madame, & nous le signerons quand il vous plaira. Bon jour, Monsieur Polidor.

ORASIE

Rien ne me fait peine en le signant, que de voir Lisandre dans un excès de chagrin, & je luy donnerois volontier, ma Fille si je croyois que ce double mariage vous fist plaisir.

SILVANIRE

Je ne souhaite rien tant que de marier mon Fils. L'estime la belle Hortense, & si Lisandre n'avoit point dissipé son bien, ou que la fortune luy devinst favorable, je verrois ce mariage avec joye. On peut compter sur ma parole.

MARTON

Il n'est donc plus question que de la tenir. Vostre Fils peut faire la fortune de celle qu'il épousera. Demandez à Monsieur Polidor.

M. POLIDOR

Ouy, Madame, & j'ay des nouvelles certaines que Monsieur Richard est mort sans avoir fait de testament.

SILVANIRE

Mon Frere est mort? Le ne puis donner

G 3

trop

trop de larmes à la perte d'un Frere qui m'aimoit tendrement.

MARTON.

Pleurez donc pour la forme, & sriez pour le fond.

S C E N E VIII.

SILVANIRE, ORASIE, LISANDRE,
M. POLIDOR, MARTON.

LISANDRE.

AH, Madame, si mon Oncle est mort, comme on vient de me le dire, je croy que vous voudrez bien consentir que j'épouse la belle Hortense.

à Orasie.

Et vous, Madame, voudriez-vous me la refuser? Accordez la moy, je vous en conjure par tout ce que l'ambour a de plus touchant.

ORASIE.

Remerciez Madame vostre Mere, qui a bien voulu consentir a ce mariage.

LISANDRE.

Madame, que vous me rendez heureux!

SCE

SCENE IX.

SILVANIRE, ORASIE, LISANDRE,
M. POLLOR, PASQUIN,
MARTON.

PASQUIN

AH, Monsieur ! il y a bien des nouvelles.

LISANDRE.

Quel malheur viens-tu nous annoncer ?

PASQUIN *à Orasie.*

Ah, Madame !

ORASIE

Explique-toy.

SILVANIRE

Tire nous d'inquietude.

PASQUIN.

Vous avez tout perdu, Monsieur, vous avez tout perdu.

LISANDRE

Ignorest-tu qu'on me rend le plus heureux de tous les hommes ?

PASQUIN

Vous changerez bien-tôt de langage.

LISANDRE

Ma Mere consent que j'épouse Hortense, & la sienne ne s'y oppose plus.

PASQUIN.

Vous n'en serez que plus malheureux.

LISANDRE

J'ay du bien pour soutenir sa qualité.

PASQUIN.

Ce bien fera redoubler vos maux, &
je ne répons pas de vostre vie.

ORASIE

Que peut-il estre arrivé?

SILVANIRE.

Je suis dans une inquietude mortelle.

PASQUIN.

Voicy Lisette, qui en sçait plus que
moy.

S C E N E X.

SILVANIRE, ORASIE,
LISANDRE, M. POLIDOR,
LISETTE, PASQUIN,
MARTON.

LISETTE à Orasie.

AH, Madame! je ne sçaurois parler.
Quel dommage! Que Paris perd au-
jourd'huy!

LISANDRE.

Je sens un trouble incroyable.

PASQUIN.

Les Dames sont vengées, Monsieur,
les Dames sont vengées. Il n'y a plus
d'Hortense pour vous.

LISANDRE

Hortense seroit-elle morte?

PAS-

PASQUIN.

Ce ne seroit rien, & vous l'oubliez
pluſtoſt.

LISETTE

Elle eſt dans un Convent.

LISANDRE.

Dans un Convent !

LISETTE

Ouy. Je viens de l'y laiſſer.

ORASIE

Ma Fille dans un Convent ?

SILVANIRE à Orasie.

Quoy, ſans vous avoir rien dit ?

PASQUIN.

Elle eſt partie *in promptu*, de peur de
changer de reſolution.

LISANDRE à Orasie.

Allons, Madame, allons la preſſer de
revenir, elle ne vous refuſera pas.

LISETTE.

Elle deteſte tous les hommes, & veut
avoir la gloire de vanger le Sexe.

MARTON

Quand le dépit fait aller au Convent,
on part *incognito*, & on revient en cere-
monie.

ORASIE.

Elle ne re viendra pas.

LISANDRE

Et qui pourroit l'y retenir, quand elle
ſçaura que mon Oncle eſt mort, & que
vous conſentez que je l'épouſe ?

ORA

ORASIE

J'y consentois avec peine , mais puis qu'elle a suivi son devoir & ma volonté , c'est une affaire finie.

LISANDRE

Quoy ? je la perdrais quand la fortune me donne du bien , & que vous l'avez l'une & l'autre accordée à mon amour ? Fut-il jamais un Amant plus malheureux ?

MARTON.

Plus vous souffrirez , plus les Dames seront vengées.

PASQUIN.

Son ascendant n'est pas pour les honnestes Femmes.

ORASIE à Silvanire.

Allons , Madame , allons terminer nostre autre affaire.

MARTON.

Il est dangereux d'offenser le Sexe; l'Amour le vange tost ou tard.

F I N.